CONTES

DE

J. BOCACE.

TOME IX.

J. 8. N. 9.e



H. Gravelot inv. Vidal dir.

CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME NEUVIÈME.

A LONDRES.

M. DCC. XCI.

CONTES DE BOCACE.

NEUVIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE I.

Les Amans éconduits.

Le Soleil étoit déjà avancé sur l'horizon, les fleurs commençoient à s'épanouir dans les prés, lorsque Madame *Emilie* se leva,

Elle fit appeler ſes Compagnes, & les Hommes, avertis auſſi par ſes ſoins, ſe rendirent auprès d'elle. Toute la Compagnie prit le chemin d'un petit bois qui n'étoit pas éloigné du Palais. Là, les cerfs, les daims, les chevreuils & d'autres animaux ſemblables, que n'intimidoient plus les Chaſſeurs dont la peſte avoit extrêmement diminué le nombre, devenus familiers & comme domeſtiques, les attendoient ſans effroi. Ils rodoient autour d'eux, s'approchoient tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ſans redouter qu'on les atteignît. Cette nouveauté intéreſſa, & l'on s'amuſa pendant quelque temps à les faire ſauter & courir.

Mais, dès qu'on s'apperçut que le Soleil commençoit à s'élever, chacun fut d'avis de retourner au Palais. Ils ſe couronnèrent tous

de branches de chêne, remplirent leurs mains de fleurs nouvelles ou d'herbes odoriférantes, & s'avancèrent dans cet équipage triomphal. Quiconque les eût rencontrés, eût bien jugé que la mort étoit loin d'eux, ou que si elle venoit les surprendre, elle ne pouvoit les trouver que dans la joie. Ils marchoient pas-à-pas. Les chansons, les joyeux propos passoient de bouche en bouche. Enfin, arrivés au Palais, ils trouvèrent leurs Serviteurs faisant bonne chère, se divertissant, mais sans bruit. S'étant un peu reposés, ils songèrent à se mettre à table, mais ce ne fut qu'après que la salle eut retenti d'une demi-douzaine de chansons, toutes plus joyeuses l'une que l'autre, chantées tant par les hommes que par les femmes. Alors on leur donna à laver, & le Maî-

tre-d'Hôtel les fit tous aſſeoir, ſelon l'ordre preſcrit par la REINE. Ils dînèrent joyeuſement. La danſe & la muſique ſuivirent le repas; enſuite alla dormir qui voulut. Mais, quand l'heure de l'aſſemblée fut arrivée, chacun vint prendre ſa place pour converſer. La REINE, regardant Madame *Philomène*, lui dit que c'étoit à elle à commencer la Journée, & à dire la première Nouvelle. Cette Dame ſourit, & commença ainſi ſon récit.

MADAME, je reçois avec grand plaiſir l'honneur que me fait VOTRE MAJESTÉ de m'ordonner de parler la première, dans cette nombreuſe Compagnie, où règne la liberté, & où il eſt permis à chacun de dire tout ce qui lui plaît. Je ne doute pas que ſi je dis bien, ceux qui parleront après

moi ne difent mieux encore. Il me fouvient, AIMABLES DAMES, que jufqu'aujourd'hui la plupart de nos Nouvelles ont eu pour objet ou l'amour ou le fouverain empire que ce fentiment exerce fur nous. Mais nous fommes bien loin d'avoir épuifé la matière, & quand nous nous entretiendrions une année entière; je doute qu'au bout de l'année nous n'euffions encore beaucoup de chofes à dire. Il n'eft rien que l'Amour ne faffe entreprendre; il fait braver les plus grands dangers & le trépas même; il conduit les Amans jufques dans les tombeaux, & leur en fait retirer les cadavres qu'on y a dépofés. C'eft fur ce fujet que je veux vous entretenir, & par ce que je vous dirai, ainfi que par ce qui a été dit, vous jugerez du pouvoir de l'a-

mour ; mais vous n'admirerez pas moins la ſageſſe d'une Femme honnête qui ſut ſe débarraſſer de deux Hommes qui l'aimoient malgré elle.

IL Y EUT jadis à Piſtoie une Veuve charmante, que deux Florentins, bannis de leur patrie, & retirés dans cette Ville, aimoient avec tranſport, ſans qu'ils ſe fuſſent communiqué le ſecret de leur cœur. L'un ſe nommoit *Rinuce Palermin*, & l'autre *Alexandre Clermontois*. La Dame ſe nommoit *Françoiſe de Lazares*. Tous deux, chacun de ſon côté, & dans le plus grand myſtère, avoient tout tenté pour attendrir leur commune Maîtreſſe. Celle-ci, quoique ſans amour, mais laſſée de leurs meſſages continuels, & fatiguée de leurs prières, avoit enfin daigné ouvrir l'oreille à l'un & à l'autre. Cette complaiſance n'étoit peut-

être pas trop conforme aux règles de l'honnêteté; du moins le crut-elle ainsi, & elle voulut expier son étourderie, coupable ou non, en expulsant en fin ceux qui l'avoient causée. Mais comment s'y prendre? voici le moyen qu'elle imagina. Elle résolut de leur demander un service qui, bien que possible, devoit les effrayer, & lui attirer un refus de leur part. Ce refus étoit un prétexte honnête & naturel pour les congédier, & rejetter pour jamais leurs messages.

Le jour même que cette idée vint à la Dame, il mourut à Pistoie un Homme, qui, quoique d'une noble extraction, avoit la réputation d'être non-seulement le plus méchant de tous les habitans de la Ville, mais du monde entier. Ajoutez à cela qu'il étoit d'une laideur & d'une difformité si monstrueuse, que quiconque ne l'eût pas connu en eût été effrayé d'abord. On l'avoit enterré près de l'Eglise des Cordeliers. Elle pensa que cet évènement pouvoit être utile à

son dessein. Ma chère, dit-elle à une de ses Femmes, tu sais combien les empressemens de ces deux Florentins *Rinuce* & *Alexandre* me déplaisent & me sont à charge. Je ne pourrai jamais me déterminer en leur faveur, & je n'accorderai jamais rien à leurs désirs. Ils s'épuisent en offres & en protestations : je suis d'avis, pour m'en défaire, de les prendre au mot, & de leur proposer une entreprise dont l'exécution me paroît très-incertaine ; ainsi, je pourrai me délivrer du mortel ennui de les voir & de les entendre. Tu sais que ce matin *Etrangle-Dieu*, (c'est ainsi que se nommoit le scélérat dont j'ai parlé) a été enterré aux Cordeliers ; tu sais aussi que, lorsqu'il étoit vivant, il étoit l'effroi des plus intrépides, & que son abord glaçoit d'épouvante quiconque le rencontroit ; il doit être par conséquent un monstre d'horreur depuis qu'il est mort. Vas donc premièrement chez *Alexandre* : Madame *Françoise*, lui diras-tu, m'envoie vous apprendre,

apprendre, que le temps est venu où vous pouvez obtenir son amitié, l'objet de vos plus vifs desirs; & qu'elle n'attend de vous qu'un service pour vous faire partager son lit. Pour quelques raisons, dont on vous instruira à loisir, un de ses Parens doit faire apporter chez elle le corps d'*Etrangle-Dieu*, enterré de ce matin. Elle le craint tout mort qu'il est; & voudroit bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte. Vous lui feriez le plus grand plaisir, vous lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tombeau d'*Etrangle-Dieu*, vous vêtir de ses habits, vous mettre à sa place, & y demeurer de manière qu'on pût s'y méprendre. Lorsqu'on viendroit vous chercher, il ne faudroit pas laisser échapper un seul mot, un seul mouvement qui vous trahît. Vous vous laisseriez tirer du tombeau, & apporter à sa maison comme si vous n'étiez plus effectivement qu'un cada-

vre. Une fois entré, on vous rendroit les droits d'un homme vivant; vous pourriez coucher avec ma Maîtreſſe, & ne ſortir de ſes bras que lorſqu'il vous plairoit; elle ſe charge du reſte.

Si *Alexandre* accepte cette offre, à la bonne heure; s'il la refuſe, dis-lui de ma part qu'il ne ſe montre jamais dans les lieux où je ferai, qu'il ſe garde ſur-tout de m'importuner à l'avenir de ſes meſſages & de ſes ambaſſades.

Enſuite tu iras trouver *Rinuce*, & tu lui diras : Madame *Françoiſe* eſt prête de faire tout ce qu'il vous plaira, mais elle exige auparavant que vous lui rendiez un grand ſervice. Il s'agit d'aller, vers l'heure de minuit, au tombeau où *Etrangle-Dieu* a été enfermé ce matin, &, ſans dire mot, quelque choſe que vous entendiez ou que vous ſentiez, d'en retirer doucement le cadavre, & de l'apporter à la maiſon. Là, vous ſaurez pourquoi elle exige ce ſervice, & ſes

faveurs feront votre récompenfe. Si cette entreprife vous déplaît, elle vous mande de ceffer pour jamais toutes vos galanteries à fon égard.

La Servante s'acquitta fidèlement de la commiffion, & rendit aux deux Amans tout ce que fa Maîtreffe lui avoit ordonné de leur dire de fa part. Tous deux, également épris, répondirent que, pour lui plaire, ils étoient prêts d'aller, non feulement dans un tombeau, mais jufqu'aux enfers. La Servante rapporta leur réponfe à Madame *Françoife*, qui attendit tranquillement que l'évènement juftifiât leur propos.

Dès que la nuit fut venue, *Alexandre Clermontois* fe dépouilla de fes habits, fortit de fa demeure, à l'heure indiquée, pour aller prendre, dans un tombeau, la place d'*Etrangle-Dieu*. Cependant, chemin faifant, fon premier courage commençoit à l'abandonner; mille idées noires effrayoient fon efprit. Dieu! où vais-je, dit-il en lui-même? quelle fottife eft la

mienne ! que fais-je si les parens de cette Femme, avertis par hasard de mon amour, & me supposant plus avancé & plus heureux que je ne suis, ne lui font faire tout ceci pour m'assassiner dans l'obscurité de ce tombeau ? qui pourroit me secourir ? je n'aurois pas même l'espoir de la vengeance. La solitude du lieu leur garantiroit l'impunité du crime. Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas proposé ce stratagème pour se défaire de moi ! mais, en supposant que mes conjectures soient fausses, & qu'en effet ses parens me portent en sa maison, du moins dois-je croire qu'ils ne desirent pas le corps d'*Etrangle-Dieu* pour le tenir entre leurs bras, ou pour le mettre entre les siens ; ce que je puis imaginer de plus raisonnable, c'est qu'ils veulent venger sur le cadavre d'*Etrangle-Dieu* quelques déplaisirs qu'il leur aura fait durant sa vie. On m'a recommandé de ne dire mot, quelque chose que je sente ; &, s'ils me crêvoient

les yeux, s'ils m'arrachoient les dents, s'ils me coupoient les mains, ſi enfin ils me faiſoient quelques tours de cette eſpèce, pourrois-je me taire? & ſi je parle! peut-être me puniront-ils! mais, quand même ils ne le feroient pas, que me reviendroit-il de mon entrepriſe? ſans doute ils ne me laiſſeront point avec Madame *Françoiſe*, qui d'ailleurs ne manquera pas de me reprocher d'avoir enfreint ſes ordres, & qui ſera alors en droit de ſe refuſer à mes deſirs. Ces réflexions l'ébranloient & l'auroient fait retourner chez lui, ſi l'amour plus perſuaſif que la raiſon, ne lui en eût préſenté de toutes contraires à celles-là, & d'une manière ſi preſſante, qu'il fut contraint d'y céder. Il arrive au tombeau, il l'ouvre, il y entre, il dépouille *Etrangle-Dieu*, revêt ſes habits, referme le tombeau ſur lui & ſe met à la place du mort. Il n'y fut pas plutôt, que les plus effrayantes penſées ſe préſentèrent en foule à ſon imagination alarmée. Il ſe re-

préfente ce qu'avoit été cet *Etrangle-Dieu* dont il occupe la place ; il fe rappelle les finiftres hiftoires qu'il avoit autrefois entendu raconter de ce qui arrivoit pendant la nuit, non-feulement parmi les tombeaux des morts, mais ailleurs ; ces fouvenirs faifoient hériffer fes cheveux. Il croyoit à tout moment qu'*Etrangle-Dieu* alloit fe lever & l'étrangler ; mais enfin, foutenu par la violence de fon amour, & fe tenant dans la pofture d'un mort, il attendit avec quelque tranquillité ce que le fort voudroit ordonner de lui.

D'un autre côté, à minuit, *Rinuce* fortit de fa maifon pour obéir aux ordres de fa Dame. Dans la route, il s'occupoit triftement de ce qui pouvoit lui arriver. Si je fuis furpris, difoit-il en foi-même, avec le corps d'*Etrangle-Dieu* fur mes épaules, je ferai mis entre les mains de la Juftice : fi l'on me traite de Magicien, je cours rifque d'être brûlé : fi les parens du mort viennent à favoir ceci,

me voilà exposé à toutes les suites de leur juste ressentiment. Mille autres idées affligeantes le rendoient incertain. Mais, quoi ! disoit-il en son cœur : la première fois que cette Femme si aimable & si tendrement chérie me demande un service, je le lui refuserois, sur-tout quand ses plus chères faveurs en doivent être le prix ! non. Dussai-je en mourir, j'essaierai de faire ce que j'ai promis. Il va droit au tombeau, & l'ouvre légèrement. Au bruit qu'il fait, *Alexandre*, quoiqu'effrayé, ne dit mot. Dès que *Rinuce* fut entré, croyant s'emparer du corps d'*Etrangle-Dieu*, il prend *Alexandre* par les pieds, le tire dehors, le charge sur ses épaules, & s'enfuit vers la maison de la Dame. Comme il ne donnoit pas beaucoup d'intention à son fardeau, & que la nuit d'ailleurs étoit fort obscure, le prétendu mort recevoit de temps-en-temps des contusions ; sa tête donnoit tantôt contre le coin d'une rue, tantôt contre une porte, & tantôt con-

tre autre chose. *Rinuce* étoit déjà tout près de la porte de Madame *Françoise*, qui s'étoit mise à la fenêtre avec sa Servante pour voir s'il portoit *Alexandre*, & qui avoit des excuses toutes prêtes pour les renvoyer tous deux, lorsque le hasard la servit à son gré. Les Gens du guet, placés dans cette rue pour arrêter un malfaiteur, entendant marcher *Rinuce*, tirent tout-à-coup leurs lanternes de dessous leurs habits pour voir qui c'étoit & ce qu'ils avoient à faire. Ils agitent leurs rondaches & leurs javelines en criant : qui est là ? A cette brusque interrogation *Rinuce* les reconnut, & n'ayant pas trop de loisir de songer à ce qu'il devoit faire, il laisse tomber son fardeau & s'enfuit à toutes jambes. *Alexandre*, quoiqu'il eût sur son dos les habits d'*Etrangle-Dieu*, qui étoient fort longs, s'enfuit de même. A la faveur des lanternes du Guet la Dame avoit vu toute cette scène, & s'étoit fort bien apperçue que *Rinuce* portoit *Alexandre*, & que

celui-ci étoit couvert des habits d'*Etrangle-Dieu ;* leur courage l'étonna, mais son étonnement ne l'empêcha pas de rire, lorsqu'elle vit *Alexandre* jetté par terre, *Rinuce* s'enfuir & son Compagnon l'imiter. Cette aventure la divertit beaucoup. Elle loua Dieu qui l'avoit délivrée de l'embarras où elle étoit, ferma la fenêtre, & gagna son appartement. Cependant elle convint avec sa Servante que ses deux Amans l'aimoient beaucoup, puisqu'ils avoient ponctuellement suivi ses ordres.

Rinuce triste, affligé, maudissant la fâcheuse rencontre qui avoit fait échouer son entreprise presque achevée, revint quand le Guet fut parti, pour se resaisir de sa proie. Ne la trouvant pas, il s'imagina qu'on s'en étoit emparé, &, le dépit dans le cœur, il s'en retourna chez lui. *Alexandre*, non moins mécontent que *Rinuce*, ne soupçonnant pas le tour qu'on lui avoit joué, ne sachant que devenir, regagna aussi son gîte fort tristement.

Le matin, on trouva le tombeau ouvert & vuide. Ce fut la matière de beaucoup de propos différens dans la Ville de Piſtoie. Chacun en parla à ſa manière. Les plus ſots diſoient que le Diable avoit emporté *Etrangle Dieu.*

Cependant nos deux Amans ne voulurent pas avoir perdu leur peine entière. Chacun, de ſon côté, conta à la Dame ce qu'il avoit fait, ce qui étoit arrivé, s'excuſa de n'avoir pu entièrement remplir ſes volontés, demanda grace & un peu de retour pour un amour ſi violent & ſi vrai. Mais toujours inflexible, & feignant de ne pas ajouter foi à leur récit, elle s'en débarraſſa honnêtement, en leur faiſant entendre qu'ils n'avoient rien à eſpérer d'elle, puiſqu'ils n'avoient pas fait ce qu'elle exigeoit.

NOUVELLE II.

Le Pſeautier de l'Abbeſſe.

MADAME *Philomène* avoit à peine ceſſé de parler, que toute la Compagnie loua l'adreſſe de Madame *Françoiſe*, & convint qu'elle avoit fait preuve d'une grande ſageſſe, par la manière dont elle avoit ſu ſe débarraſſer de deux Amans importuns qu'elle ne vouloit point aimer; mais tout le monde s'accorda à regarder l'action des Florentins, moins comme un trait d'amour, que comme l'effet d'une folie très-décidée. Quand chacun eut dit ſon avis, la REINE

commanda gracieusement à Madame *Elise* de conter sa Nouvelle, & cette Dame commença ainsi.

MES TRÈS-CHÈRES DAMES, Madame *Françoise* sut avec beaucoup d'adresse se tirer de l'embarras où elle étoit, comme on vient de nous le faire voir: une jeune Nonain, que le hasard favorisa, ne montra pas moins de présence d'esprit & de ruse, dans une rencontre beaucoup plus difficile. Vous savez que les personnes les plus répréhensibles s'érigent quelquefois en censeurs de la conduite des autres: la fortune ne seconde pas toujours leur zèle apparent; c'est ce qu'éprouva l'Abbesse de la jeune Nonain dont je veux vous parler.

IL y a en Lombardie un Monaſtère fameux par la ſainteté & l'auſtérité de la règle qu'on y obſerve. Une Femme nommée *Iſabeau*, qui réuniſſoit en elle la nobleſſe & la beauté, l'habitoit depuis quelque temps. Un jour un de ſes Parens vint la voir à la grille avec un Ami; cet Ami étoit jeune & bien fait. La Nonain le ſentit, & en devint dès ce moment éperduement amoureuſe. Une heureuſe ſympathie agit ſur le cœur du jeune Homme; il ne fut pas plus inſenſible aux charmes d'*Iſabeau* qu'elle aux ſiens. Mais ils ne retirèrent, pendant long-temps de cet amour mutuel, d'autres fruits que les tourmens de la privation.

Cependant, comme tous deux ne ſongeoient qu'aux moyens de ſe voir & de ſe réunir, le jeune Homme, plus fécond en reſſources, trouva un expédient ſûr pour ſe gliſſer furtive-

ment dans la cellule de sa Maîtresse. Tous deux également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagèrent de la longue attente, & jouirent long-temps de leur bonheur sans contre-temps. Mais enfin la fortune trahit leurs plaisirs : *Isabeau* avoit trop de charmes, & son Amant étoit trop bien fait pour n'être pas exposé à la jalousie des autres Religieuses. Plusieurs espionnoient toutes ses actions, & se doutant de son intrigue, elles ne la perdoient presque pas de vue. Une nuit entr'autres une Religieuse vit sortir son Amant de sa cellule, sans en être apperçue, & elle communiqua sa découverte à quelques autres. Elles résolurent de dénoncer leur Compagne à l'Abbesse, nommée Madame *Usinbalde*, & qui passoit dans l'esprit de toutes ses Nonains & de quiconque l'avoit vue, pour la bonté & la sainteté même. Pour qu'on ne soupçonnât pas leur témoignage, & qu'il ne fût pas possible à *Isabeau* de le récuser, elles

concertèrent de faire en forte que l'Abbeffe trouvât la Nonain couchée avec fon Amant. Ce projet arrangé, chacun de fon côté fit le guet, fe mit aux écoutes, afin de furprendre cette pauvre Amante qui vivoit dans la plus grande fécurité. Un foir qu'elle avoit fait venir fon Amant, les perfides Sentinelles le virent entrer dans fa chambre. Plutôt que de faire du bruit, elles lui donnent le temps de jouir des plaifirs de l'amour, fe divifent en deux bandes; l'une veille fur l'appartement d'*Ifabeau*, l'autre court chez l'Abbeffe. Elles frappent à la porte : allons vîte, allons, Madame, accourez; la Sœur *Ifabeau* a un jeune Homme dans fa chambre. A ce bruit, à ces cris, l'Abbeffe effrayée, & craignant que par trop d'empreffemens les Nones n'enfonçaffent la porte, & ne découvriffent dans fon lit un Prêtre qui le partageoit avec elle, & qu'à l'aide d'un coffre elle introduifoit dans le Couvent, fe leva à la hâte, s'habilla du

mieux qu'elle put, & penſant couvrir ſa tête d'un voile qu'on nomme le *Pſeautier*, elle s'embéguina de la culotte du Prêtre. Dans cet équipage groteſque, & dont les Nones trop occupées ne s'apperçurent pas, l'Abbeſſe criant dévotement : où eſt cette Fille maudite de Dieu? on arrive à ſa porte, on l'enfonce, on entre, on trouve les deux Amans dans les bras l'un de l'autre. L'étonnement, l'embarras les rendoient immobiles. Mais les Nones, furieuſes, enlevèrent leur jeune Sœur, &, par l'ordre de l'Abbeſſe, la conduiſirent au Chapitre. Le jeune Homme reſta dans la cellule; il s'habilla & voulut attendre l'iſſue de cette aventure, bien réſolu de ſe venger, ſur celles qu'il pourroit attraper, des mauvais traitemens qu'éprouveroit ſa Maîtreſſe, ſi l'on ne la reſpectoit pas, de l'enlever & de s'enfuir avec elle.

L'Abbeſſe arrive au Chapitre & prend ſa place. Toutes les Nonains y étant, les yeux de toutes étoient

fixés sur la pauvre *Isabeau*. L'Abbesse commence sa réprimande qu'elle assaisonne des plus piquantes injures; elle traite la pauvre Coupable comme une Femme qui avoit souillé & terni, par ses actions abominables, la réputation de sainteté dont jouissoit le Couvent. *Isabeau*, honteuse & timide, gardant le silence de la conviction, n'ose lever les yeux, & son touchant embarras inspire de la pitié à ses ennemies mêmes. L'Abbesse continue toujours ses invectives; la Nonain, comme enhardie par l'excès d'un tel emportement, ose lever la vue, l'arrète sur la tête de l'Abbesse, & voit la culotte du Prêtre qui pend aux deux côtés. Cette vue la rassure. Madame, lui dit-elle, que Dieu vous soit en aide; dites-moi bien tout ce qu'il vous plaira; mais, de grace, rajustez votre coëffe. L'Abbesse, qui n'entendoit rien à ce discours; de quelle coëffe parles-tu, impudente, dit-elle. As-tu bien l'audace de vouloir railler? te semble-t-il avoir fait

quelque chose de risible ? — Madame, encore un coup, dites-moi tout ce qu'il vous plaira; mais, de grace, rajustez votre coëffe. Cette prière singulière, répétée avec affectation, fit tourner tous les yeux sur l'Abbesse, & la décida enfin à porter elle-même la main sur sa tête. On vit alors pourquoi *Isabeau* avoit parlé, comme elle avoit fait. L'Abbesse décontenancée, & sentant qu'il étoit impossible de déguiser son aventure, changea de langage, & conclut son discours par faire voir combien il étoit difficile d'opposer une résistance continuelle aux aiguillons de la chair. Aussi douce dans cet instant, qu'elle avoit d'abord paru sévère, elle permit à ses ouailles de continuer, comme on avoit fait jusqu'à ce jour, à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret. Après avoir pardonné à *Isabeau*, elle regagna son appartement. *Isabeau* rejoignit son ami, le fit encore revenir plusieurs fois, & fut heureuse en dépit de l'envie.

NOUVELLE III.

L'Avare dupé, ou *l'Homme gros d'enfant.*

DÈS que Madame *Elise* eut achevé sa Nouvelle, chacun loua Dieu de ce qu'il avoit épargné, à la jeune Nonain, les violentes injures & les reproches amers de ses jalouses Compagnes. La REINE ordonna à *Philostrate* de parler : sans se faire prier, il commença ainsi.

MES BELLES DAMES, le ſot Juge dont je vous entretins hier, me fit échapper l'occaſion de vous conter une aventure de *Calandrin*, que je deſirois de vous apprendre.

Quoique nous ayons ſouvent déjà parlé de lui, tout ce qui le concerne eſt ſi plaiſant, que je ne crois pas vous déplaire en vous en parlant encore. Vous connoiſſez ſon caractère & celui de ſes Compagnons; il eſt inutile de vous les retracer de nouveau. Je vous dirai donc, ſans autre préambule, que mon héros, devenu poſſeſſeur d'une ſomme de deux cens livres par la mort d'une de ſes tantes, ſe crut un des plus riches particuliers d'Italie. Il ſe mit en tête d'acheter une métairie. Il n'y avoit homme dans Florence qui pût lui donner des renſeignemens ſur un achat de cette nature, qu'il ne conſultât; eût-il eu dix mille écus à y

employer il n'eût pas fait plus de démarches, & n'y eût pas attaché plus d'importance. Il fut obligé de renoncer à tous les marchés qu'il entama ; le prix se trouvoit toujours au-dessus de ses forces.

Lebrun & *Bulfamaque*, qui éclairoient sa conduite, lui remontrèrent plusieurs fois qu'il seroit bien plus sage à lui d'employer son argent à régaler ses amis, qu'à une acquisition qui ne lui convenoit en aucune manière. Mais leurs conseils n'avoient pas fait impression sur son ame, & n'avoient pu l'amener à leur donner à dîner une seule fois. Comme ils s'en plaignoient un jour, arrive un de leurs Compagnons, nommé *Nello*. Délibération sur la manière dont il faudroit s'y prendre pour se régaler aux dépens de *Calandrin*. On convint d'un projet dont voici l'exécution.

Le lendemain *Calandrin* sort de sa maison ; il n'en est pas encore fort éloigné, que *Nello* l'aborde. Bon jour, *Calandrin*. — Bon jour, *Nello*. Après

les premiers complimens d'uſage, *Nello* fixe *Calandrin* avec une attention mêlée de ſurpriſe. Que conſidères-tu donc, dit *Calandrin?* — N'as-tu pas ſenti quelque choſe cette nuit? tu me parois abſolument changé. — Comment? que dis-tu? que crois-tu donc qu'il me ſoit arrivé? — Je ne ſais; quoi qu'il en ſoit, tu n'es pas, comme à ton ordinaire, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas ce que j'ai lieu d'imaginer. Sur ces mots, *Nello* laiſſe aller *Calandrin*. Celui-ci, prévenu, inquiet, n'éprouvant cependant aucun mal, rencontre *Bulſamaque*, à quelques pas, qui, l'ayant ſalué, lui demanda s'il ne ſentoit rien. — Je ne ſais; *Nello*, que je viens de rencontrer, m'a dit que je lui paroiſſois tout changé; ſeroit-il bien poſſible que jeuſſe quelque choſe? — Si tu as quelque choſe, aſſurément; tu ſembles à demi-mort. A ces mots *Lebrun* ſurvint. — Ah! *Calandrin*, quel viſage as-tu là? on te prendroit pour un mort. Comment te trouves-tu? Ces

trois rapports ſi uniformes, & qui avoient l'air d'être ſi peu concertés, perſuadèrent *Calandrin* qu'il étoit effectivement malade. Que dois-je faire, demanda-t-il douloureuſement à ſes Amis? Si tu m'en crois, dit *Lebrun*, tu te mettras dans ton lit, tu te couvriras bien, tu enverras de ton urine à Maître *Simon* le Médecin, qui, comme tu ſais, eſt abſolument dévoué à nos intérêts; il découvrira le genre de ta maladie, & t'en preſcrira le remède. Nous voulons t'accompagner, & s'il eſt beſoin de te faire quelque choſe, nous ſommes à ton ſervice. *Nello* les rejoignit, & tous trois ſuivirent *Calandrin* dans ſa maiſon. Dès qu'ils furent arrivés, *Calandrin* dit triſtement à ſa Femme: viens, ma Femme, viens me couvrir, car j'éprouve une grande douleur.

S'étant couché, ſon premier ſoin fut d'envoyer de ſon urine à Maître *Simon*, qui, pour lors, demeuroit au vieux Marché, à l'enſeigne du

Melon. Il chargea une petite Fille de ce meſſage. *Lebrun* alors dit à ſes Compagnons : mes Amis, demeurez ici ; moi, je vais ſavoir la réponſe du Médecin, & je l'emmenerai ſi cela eſt néceſſaire. Ah! ouï, mon Ami, dit *Calandrin*, va ſavoir toi-même ce que tout cela veut dire ; je me ſens du mal par-ci par-là, cela me donne beaucoup d'inquiétudes. *Lebrun* part, arrive chez Maître *Simon* avant la petite Fille, & lui fait part de tout le complot. La Meſſagère entre avec la bouteille d'urine ; le Médecin l'examine avec attention. —Retourne, ma Mie, vers *Calandrin*, dis-lui de ſe tenir chaudement ; dans un inſtant, j'irai le voir ; je lui dirai quel mal il a ; & quel régime il doit garder pour s'en débarraſſer. La Meſſagère revient, fait ſon rapport, &, un moment après, entre *Lebrun* accompagné du Médecin. Il tâte le pouls du Malade & lui dit, en préſence de ſa Femme : *Calandrin*, mon ami, ſi tu veux que je te parle vrai, tu n'as d'autre

d'autre mal que d'être gros d'enfant. A cette nouvelle inattendue, *Calandrin*, désespéré, s'écrie : ah ! ma Femme, c'est toi qui m'a mis dans cet état. Je te l'avois bien dit ; tu n'as jamais voulu me croire, &, malgré mes remontrances, tu as toujours voulu te mettre sur moi & renverser l'ordre établi par la Nature. La Femme, qui étoit très-honnête, rougit, & quitta la chambre ; mais *Calandrin* continue : ah ! malheureux que je suis ! que vais-je devenir ? que puis-je faire ? comment accoucherai-je ? par où l'enfant pourra-t-il sortir ? je vois bien qu'il faut mourir, & mourir par la rage de cette maudite Femme. Dieu puisse-t-il lui faire autant de mal, que je me desire de bien ! Si j'étois aussi sain que je le suis peu, je me leverois bientôt, je prendrois un bâton & lui donnerois tant de coups, que je la mettrois en pièces. Cependant, si je suis puni, il faut convenir que je le mérite bien : je ne devois jamais condescendre à

ses volontés. Mais, si je puis en revenir, qu'elle soit persuadée que je la verrois mourir mille fois, plutôt que de la satisfaire à cet égard. *Lebrun*, *Bulfamaque* & *Nello* faisoient tous leurs efforts pour s'empêcher de rire. Pour le Médecin, il se donnoit libre carrière, il éclatoit si fort, il ouvroit si largement la bouche, qu'on eût pu, sans peine, lui arracher toutes les dents. Enfin *Calandrin* eut recours à lui, se recommanda à son art, & le pria instamment de lui donner, dans cette détresse, ses conseils & ses soins. Le Médecin lui dit obligeamment : mon Ami, il ne faut pas tant te tourmenter. Graces à Dieu, je me suis assez tôt apperçu de ton mal, pour y apporter un remède aussi prompt qu'efficace; mais il t'en coûtera un peu. — Hélas! Monsieur, j'ai deux cens livres, avec lesquelles je voulois acheter une métairie, prenez-les, s'il le faut, je les sacrifie volontiers pour me tirer de l'embarras où je suis, & pour n'être point

dans le cas d'accoucher. Car, en vérité, je doute que je pusse soutenir une si terrible opération. J'ai dans ce moment, entendu les Femmes crier si fort, & n'étant pas conformé comme elles, je vois bien qu'il faudroit en mourir. — N'ayes aucune inquiétude, mon Ami, je vais te préparer un breuvage très-agréable, qui, dans trois matinées, te tirera d'affaires, & te rendra plus sain qu'auparavant. Mais, dans la suite, sois sage, & garde-toi bien de retomber dans tes anciennes folies. Pour composer l'eau que tu dois boire, il faut une demi-douzaine de chapons gras, &, pour les autres drogues qu'on doit y mêler, tu donneras à *Lebrun* cinq livres; il les achetera, & me fera tout porter dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cet excellent breuvage, dont tu boiras un grand verre tous les jours. Monsieur, lui répondit *Calandrin*, je remets tout entre vos mains. Il donna cinq livres à *Lebrun*, outre

l'argent néceſſaire pour acheter les chapons, & le pria de vouloir bien ſe donner la peine d'en faire l'emplette pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le Médecin fit faire un bouillon qu'il envoya au prétendu malade. *Lebrun*, ayant acheté les chapons & tout ce qui devoit les accompagner, revint avec *Bulfamaque* & *Nello*. L'on but & l'on mangea en l'honneur de *Calandrin*. Celui-ci prit ſon bouillon pendant trois jours de ſuite. Ses Amis vinrent le voir. Le Médecin lui ayant tâté le pouls, lui dit : *Calandrin*, te voilà abſolument guéri. Lève-toi maintenant; tu peux ſortir quand il te plaira. Le Sot ſe lève, va à ſes affaires, court la Ville & vante par-tout la cure merveilleuſe que Maître *Simon* a faite ſur lui. *Lebrun*, *Bulfamaque* & *Nello*, étoient charmés d'avoir pu tromper l'avarice de *Calandrin*; mais la Femme de ce dernier, s'étant apperçue du tour, s'en vengea en grondant ſon benêt de Mari.

NOUVELLE IV.

Le Valet Joueur.

TOUTE LA COMPAGNIE rit beaucoup du discours singulier de *Calandrin* à sa Femme. Mais *Philostrate* ayânt cessé de parler, Madame *Néiphile*, d'après l'ordre de la REINE, dit: VERTUEUSES DAMES, s'il n'étoit pas plus facile aux hommes de faire connoître leur sottise & leurs vices, que leur bon sens & leur vertu, on les verroit plus retenus & plus discrets. Vous l'avez vu par l'Histoire de *Calandrin*. Il pouvoit très-bien se guérir du mal dont

son imagination étoit alarmée, sans trahir le secret des plaisirs de sa Femme. Cette aventure m'en rappelle une autre absolument contraire. On y voit le bon sens d'un homme trompé, raillé, volé par la malice d'un autre.

IL N'Y A PAS LONG-TEMPS, qu'il y avoit à Sienne deux Hommes de même âge & de même nom. Tous deux se nommoient *François*; mais l'un étoit de la Maison des *Anjolliers*, l'autre des *Fortarigues*. Quoiqu'ils fussent assez différens de mœurs & de caractère, ils s'accordoient très-bien en un point, savoir, dans l'aversion qu'ils avoient respectivement pour leur père, & cette conformité criminelle avoit suffi pour les lier d'une étroite amitié. *Anjollier*, qui étoit bien fait & d'une naissance distinguée, voyant que la pension que lui faisoit

ſon père ne pouvoit l'entretenir à Sienne avec quelqu'éclat, & ayant appris qu'un Cardinal de ſes amis, & qui lui étoit entièrement dévoué, avoit été envoyé par le Pape dans la Marche d'Ancône avec le titre de Légat, réſolut d'aller le trouver, dans l'eſpérance d'augmenter, en s'attachant à lui, ſon état & ſa fortune. Il communiqua ſon projet à ſon père, qui l'approuva, & qui voulut bien lui avancer ſix mois de ſa penſion, afin qu'il fût en état de s'habiller avec décence, & de paroître avec honneur. Il ne lui manquoit plus qu'un Domeſtique. *Fortarigue*, qui ſut qu'il en cherchoit un, vint s'offrir pour lui en tenir lieu, ſous le titre de Page, ou de telle autre qualité qu'il voudroit lui donner, n'exigeant d'autre ſalaire que ſa dépenſe. *Anjollier* répondit qu'il ne vouloit pas conſentir à cet arrangement; qu'il le croyoit très-capable de bien faire tout ce qui concerne le ſervice; mais, qu'il lui connoiſſoit deux défauts inſupporta-

bles, le goût du jeu & l'amour du vin. *Fortarigue* jura qu'il renonceroit à l'un & à l'autre. Enfin *Anjollier*, gagné par ses sermens, vaincu par ses prières, consentit à tout.

On part, on va dîner à *Boncouvent*. L'excès de la chaleur décida *Anjollier* à s'y reposer. Il se fait préparer un lit, se déshabille, se couche, recommande à son nouveau Domestique de l'éveiller à midi. Pendant son sommeil, *Fortarigue* court à la taverne; il boit, il joue, &, en peu d'heures, il se voit dépouillé, non-seulement du peu d'argent qu'il pouvoit avoir, mais encore de tous ses habits. Nu, en chemise, il va dans l'Auberge où *Anjollier* dormoit, monte à sa chambre, lui prend tout son argent & retourne au tripot. La fortune ne lui fut pas plus favorable : il perdit l'argent de son Maître, comme il avoit perdu le sien. *Anjollier* éveillé, se lève, s'habille, demande *Fortarigue*, & ne le trouvant point, il imagine qu'il dort en quelque endroit écarté,

assoupi par les fumées du vin, selon son ancienne coutume. Cette mauvaise conduite le décide à le laisser là, projettant de prendre un Valet à Corsignan. Mais, quand il voulut payer son Hôte, il trouva sa bourse vide. Jugez du bruit qu'il fit; il menaça l'Hôte, l'Hôtesse & tout son monde de les faire arrêter, & conduire dans les prisons de Sienne. Toute la maison étoit en alarmes. Arrive *Fortarigue*, nu, comme la première fois, & venant pour se couvrir des habits de son Maître; mais le voyant prêt à monter à cheval, qu'est-ce que ceci, lui dit-il? faut-il partir tout-à-l'heure? attendez, je vous en conjure, quelques instans. J'ai mis mon habit en gage pour trente-huit sols, & l'Homme va venir tout-à-l'heure; je suis sûr qu'il le rendra pour trente-cinq sols; c'est trois sols de gain : voudriez-vous perdre une si belle occasion? Pendant qu'il parloit ainsi, on vient dire à *Anjollier* que ce ne peut être que *Fortarigue* qui ait pris

ſon argent, attendu la quantité de celui qu'il avoit perdu au jeu. *Anjollier*, outré de cette fripponnerie, entre en fureur, l'accable d'injures, le menace de le faire pendre ou de le faire bannir de Sienne; il eût été plus loin que les menaces, s'il n'eût craint de ſe manquer à lui-même. Enfin il monte à cheval. *Fortarigue*, feignant de croire que ces injures s'adreſſoient à un autre, diſoit à *Anjollier*, laiſſez-là toutes ces folies, elles ne valent pas la peine de nous occuper; revenons à ce qui nous intéreſſe véritablement. Songez qu'aujourd'hui nous pouvons l'avoir pour trente-cinq; que demain il en vaudra peut-être trente-huit: encore un coup, dites-moi, je vous prie, pourquoi ne pas gagner ces trois ſols? A ce ton de confiance, les ſpectateurs croyoient *Fortarigue* innocent, &, loin d'imaginer qu'il eût volé l'argent d'*Anjollier*, aſſuroient que celui-ci s'étoit emparé du ſien. Cependant il ſe déſeſpéroit. Quel beſoin ai-je de ton pour-

point, difoit-il? malheureux, que n'es-tu pendu ! non-content d'avoir joué mon argent, tu retardes mon départ, & joins, fans pudeur, l'infolence à la fripponnerie ! Ces injures ne touchoient pas *Fortarigue*, qui, feignant toujours de croire que cela s'adreffoit à un autre, difoit : hé ! pourquoi ne voulez-vous pas que je gagne ces trois fols? penfez-vous que je ne puiffe vous les rendre? je vous en conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, faites ce que je vous demande. Qui vous preffe de partir fi vîte? nous pouvons encore arriver ce foir de bonne-heure à la Tourrenière. Allons, tirez votre bourfe. Je vous jure que je courrois tout Sienne avant de trouver un habit qui me convînt auffi-bien que celui-là, & vous voudriez que je l'abandonnaffe pour trente-huit fols? fongez qu'il en vaut encore plus de quarante, & qu'ainfi vous me faites faire une double perte. *Anjollier*, qui enragoit au fond de l'ame, mais décidé à ne plus

répondre, tourne la bride de son cheval, & prend le chemin de Tourrenière. *Fortarigue*, qui avoit son projet, le suit en chemise, le priant toujours de racheter son pourpoint. *Anjollier*, pour ne le point entendre, piquoit son cheval. Enfin, après avoir couru à-peu-près l'espace d'une lieue, *Fortarigue* apperçut des Laboureurs dans un champ, voisin de la route, & leur crie de toute sa force : arrête, arrête. Ils accourent tous, l'un avec sa houe, l'autre avec sa bêche, & ils coupent le chemin à *Anjollier*, imaginant qu'il avoit dépouillé celui qui couroit ainsi en chemise après lui. Ce fut en vain qu'*Anjollier* leur dit ce qui en étoit. *Fortarigue* arrive, &, feignant d'être en colère, je ne sais à quoi il tient que je ne te tue, infame scélérat, dit-il à *Anjollier* : vous voyez, Messieurs, comme il m'a équipé, après avoir joué & perdu tout ce qu'il avoit; mais, graces à vous & à Dieu, je recouvre mon bien, j'en ferai reconnoissant toute ma vie. *Anjollier* en disoit

ſoit autant de ſon côté, mais on ne l'écoutoit pas. Enfin, aidé des Payſans, *Fortarigue* le deſcendit de cheval, le déshabilla, ſe revêtit de ſes habits, monta ſon cheval, prit le chemin de Sienne, diſant par-tout qu'il avoit gagné le cheval & les habits d'*Anjollier*.

Ainſi, celui qui penſoit aller trouver ſon Cardinal en bon équipage, dans la Marche-d'Ancône, fut obligé de s'en retourner, pauvre & nu, à Boncouvent. Il n'oſa paroître à Sienne dans un ſi triſte état. On lui prêta enfin des habits ſur le cheval que montoit *Fortarigue*, & qu'il avoit été contraint de laiſſer à l'Auberge pour gage de ce qu'il devoit. Il alla à Corſignan, chez des parens qu'il y avoit, & y demeura juſqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ſecours de ſon père. Ainſi, la méchanceté de ſon Compagnon renverſa ſes projets de fortune; mais il ſut s'en venger dans un temps plus favorable.

NOUVELLE V.

Le Sot Amoureux dupé.

DÈS que Madame *Néiphile* eut achevé sa courte Nouvelle, qui ne fut pas beaucoup applaudie, & qui n'excita pas les éclats de rire accoutumés, la REINE se tourna du côté de Madame *Flammette*, & lui ordonna de conter à son tour. Elle ne se fit point prier, & commença ainsi.

AIMABLES DAMES, je crois qu'il n'est point de sujet si rebattu qui ne présente une face nouvelle, & qui ne puisse plaire, lorsque l'on sait sagement choisir

le temps & le lieu qui lui conviennent. Ainſi, puiſque l'unique objet de notre ſéjour ici & l'unique but de notre réunion eſt le plaiſir, tout ce qui peut le faire naître eſt merveilleuſement adapté au lieu & au temps où nous nous trouvons, & ne peut nous déplaire quand il n'auroit pas le mérite de la nouveauté. Quoique *Calandrin* ſoit fameux parmi nous, que beaucoup de ſes faits nous ſoient connus, je veux encore le rappeler à votre ſouvenir, parce que, comme l'a remarqué *Philoſtrate*, toutes ſes actions ſont plaiſantes. Si je voulois m'éloigner de la vérité, j'en ſais bien le moyen : je ſaurois couvrir mon récit de noms empruntés & dépaïſer la curioſité de mes Auditeurs. Mais je ſuis perſuadée que cette réſerve diminue leur plaiſir,

& qu'elle affadit le ſel d'une narration. Je vous préſenterai donc l'aventure telle qu'elle eſt effectivement arrivée, ſans lui prêter aucun ornement étranger.

NICOLAS CARNAQUIN, riche Bourgeois de Florence, avoit, entre ſes autres poſſeſſions, un fort beau bien à Camérata, où il fit bâtir un ſuperbe Château. Pour les peintures dont il vouloit l'embellir, il s'adreſſa à *Lebrun* & *Bulfamaque*, & conclut marché avec eux; &, parce qu'il y avoit beaucoup de travail, ces deux Artiſtes s'aſſocièrent *Nello* & *Calandrin*. Il ne demeuroit dans ce Château qu'une vieille Servante pour le garder; comme il y avoit déjà quelques meubles, quelques lits & autres choſes néceſſaires, un Fils de *Carnaquin*, nommé *Philippe*, profitoit quelquefois de cet

asyle secret, & venoit s'y divertir de temps-en-temps avec des Courtisannes, qu'il renvoyoit au bout de vingt-quatre heures. Il étoit jeune & à marier. Un jour, un nommé *le Maguion*, qui tenoit à Camaldoli une maison remplie de ces sortes de Filles, lui en céda une pour quelque temps, qu'il emmena à Camérata. On l'appeloit *Colette*; elle étoit belle, vêtue richement, & démentoit par ses discours & son maintien, la profession qu'elle exerçoit.

Un matin, cette Fille étant sortie de son appartement, vêtue d'un simple jupon, les cheveux négligeamment bouclés, pour se laver les mains & le visage à un puits qui étoit dans la cour du Château, rencontra *Calandrin* qui puisoit de l'eau. Le Peintre la salua honnêtement. La figure de *Calandrin* parut à la Courtisanne si extraordinaire, si nouvelle, qu'elle le considéra long-temps avec une attention mêlée de surprise. *Calandrin* ne fut pas en reste avec elle, & ne

lui épargna pas les coups-d'œil. Sa beauté le frappa tellement, que ce qui n'étoit d'abord que l'effet de la curiosité, fut celui de l'amour ; il restoit toujours auprès d'elle ; mais il n'osoit lui parler, parce qu'il ne la connoissoit pas. *Colette*, qui n'avoit pas été long-temps à deviner ce que signifioient des regards si opiniâtres, voulant s'amuser un moment, le lorgnoit & soupiroit par intervalles. Ce jeu tourna absolument la tête du pauvre *Calandrin ;* il ne sortit point de la cour, que *Philippe* n'eût rappelé *Colette*, & qu'elle ne fût montée à sa chambre.

Calandrin, de retour à l'ouvrage, ne faisoit que soupirer. *Lebrun*, qui s'amusoit souvent à ses dépens, s'en appercevant, lui dit : que Diable as-tu donc, *Calandrin ?* tu ne fais que soupirer. — Ah ! Compagnon, si j'avois quelqu'un qui voulût m'aider, que je ferois bien mes affaires ! — Comment ? n'est-il personne à qui tu puisses confier ton secret ? — Il y a,

dans cette maison, une Femme plus belle qu'une divinité, qui est si amoureuse de moi, que cela te paroîtroit incroyable; je viens de m'en appercevoir en allant puiser de l'eau. — Par Notre-Dame, mon Ami, prends garde que ce ne soit la Femme de *Philippe.* — Je crois que c'est elle-même, répondit *Calandrin;* mais, que m'importe? sur cet article je puis tromper & *Philippe* & tout le monde. Mon Ami, je veux tout t'avouer: elle me plaît au dernier point. — Je prendrai des informations sur son compte; je saurai si elle est la Femme de *Philippe*, comme il y a grande apparence, & si notre conjecture se trouve vraie, tu peux être assuré de réussir, parce que je la connois très-particulièrement; mais, comment nous cacher de *Bulfamaque*? je ne lui parle jamais qu'en sa présence. — Je ne crains pas que *Bulfamaque* le sache, dit *Calandrin*, mais, pour *Nello*, j'exige le plus grand secret: il est parent de ma Femme, & capable

de l'en inſtruire. — Fort bien : je ſuis de ton avis.

Lebrun ſavoit qui étoit la Belle, il l'avoit vu venir, & d'ailleurs *Philippe* l'avoit mis dans ſa confidence. *Calandrin* étant ſorti pour voir ſa Maitreſſe, *Lebrun* ne perdit pas un inſtant pour conter toute cette hiſtoire à *Bulſamaque* & *Nello*. Ils concertèrent enſemble ce qu'ils devoient faire pour s'amuſer de cette nouvelle aventure. Lorſque *Calandrin* fut de retour à l'attelier, *Lebrun* lui dit doucement : l'as-tu vue. — Hélas ! oui, & j'en ai penſé mourir. — Je veux aller voir ſi c'eſt celle que j'imagine, & ſi effectivement c'eſt la Femme de *Philippe* : laiſſe-moi faire, je réponds du ſuccès. *Lebrun* deſcendit, alla trouver *Philippe* & ſa Maitreſſe, leur peignit *Calandrin* depuis les pieds juſqu'à la tête, & leur conta ce qu'il lui avoit dit. Ils réſolurent enſemble ce que chacun d'eux devoit faire pour s'amuſer de la paſſion de cette imbécille. *Lebrun*, remonté à l'attelier, lui

dit : c'eſt celle que j'avois imaginé d'abord : ainſi, il faut que tu te conduiſes ſagement ; car, ſi *Philippe* s'appercevoit d'une démarche tant ſoit peu ſuſpecte, toute l'eau de l'Arno ne pourroit ſuffire pour te laver du crime de l'avoir offenſé. Au reſte, que veux-tu que je diſe à cette aimable Femme, s'il arrive que je puiſſe lui parler ? — Ho, ho, tu lui diras premièrement que je ſuis ſon ſerviteur ; ſecondement, que je lui ſouhaite mille muids de cette divine liqueur qui fait arrondir les Femmes ; troiſièmement, que je ſuis tout prèt à la ſervir, m'entends-tu ? — Très-bien : laiſſe-moi faire. A l'heure du ſouper, nos Peintres quittèrent l'ouvrage, deſcendirent dans la cour où étoient *Philippe* & *Colette*, &, pour faire plaiſir à *Calandrin*, ils s'y arrêtèrent quelques momens. Alors *Calandrin* fut tout yeux. Il lorgnoit *Colette*, faiſoit des mines, des geſtes d'un goût tout nouveau, & d'une manière ſi myſtérieuſe, qu'un aveu-

gle s'en fût apperçu. Pour l'enflammer davantage, *Colette*, de son côté, mettoit en jeu les manéges de la coquetterie : cependant *Philippe*, *Bulfamaque*, & les autres spectateurs, feignant de causer, comme *Lebrun*, le leur avoit recommandé, & de ne point remarquer tout ce qui se passoit, s'amusoient des grimaces de *Calandrin*. Enfin, au grand mécontentement de notre Amant suranné, il fallut se séparer. Dans le chemin, *Lebrun* lui dit : en vérité, mon Ami, tu amollis, tu fonds son cœur, comme le Soleil dissout la glace. Si tu veux apporter ta guittare, & que tu lui chantes quelques-unes de ces chansons amoureuses que tu fais si bien, je ne doute pas que nous ne la voyons franchir les fenêtres & s'élancer dans tes bras. — Tu crois donc nécessaire que j'apporte ma guittare ? — Sans doute. — Je l'apporterai. Conviens donc à présent que je ne t'en imposois point, quand je t'assurois qu'elle étoit éprise de moi. Je suis un vrai

Démon pour me faire aimer. Quel autre que moi pouvoit, en ſi peu de temps, inſpirer un amour ſi vif à une auſſi aimable Femme? ſeroient-ce ces petits fréluquets, dont toute la ſcience eſt de voltiger avec légéreté de côté & d'autre, & qui ne ſont pas capables d'aſſembler trois châteaux de noix dans l'eſpace de mille ans? que je voudrois déjà que tu m'apperçuſſes avec mon petit *Rebec!* ſur ma foi, tu verrois beau jeu. Je ne ſuis pas auſſi vieux qu'il peut te le paroître; elle l'a bien ſenti, mais ſi une fois je puis lui mettre la main ſur le dos, je le lui ferai bien mieux ſentir encore! — Ah! avec quels tranſports tu la ſaiſiras! il me ſemble déjà te voir avec tes dents, faites en chevilles de luth, mordre ſes lèvres vermeilles, ſes joues de roſes, &, petit-à-petit, la manger toute entière. A ce diſcours, *Calandrin* croyoit déjà y être. Il chantoit, ſautoit, étoit hors de lui-même.

Le lendemain, il apporte ſa guit-

tare, il chante tout ce qu'il fait de mieux, & réjouit toute la Compagnie. Enfin il étoit si amoureux de *Colette*, qu'il n'en travailloit plus. Continuellement à la fenêtre, à la porte, ou dans la cour, & jamais à l'attelier. *Colette*, instruite par *Lebrun*, sembloit se prêter à ses desirs. Ce même *Lebrun*, le confident de *Calandrin*, faisoit de part & d'autre les lettres & les réponses; quelquefois *Colette* écrivoit que, retirée pour quelques jours chez ses parens, elle ne pouvoit le voir, mais qu'elle lui permettoit les espérances les plus flatteuses. Ainsi, *Lebrun* & *Bulfamaque*, qui avoient l'œil & la main à tout, se divertissoient agréablement aux dépens de leur Camarade. Ils se faisoient donner, au nom de l'Amante, tantôt un peigne d'ivoire, tantôt une bourse, une autre fois une paire de ciseaux, & d'autres semblables bagatelles, en échange desquelles ils lui donnoient des anneaux d'un métal faux & de nulle valeur, mais que *Calandrin* regardoit

comme

comme des bijoux très-précieux. Ils gagnoient d'ailleurs à cette comédie quelques bons repas, parci-ci par-là, & d'autres honnêtetés, afin de les encourager à veiller au succès de l'entreprise. Deux mois s'étoient écoulés sans que les affaires de *Calandrin* fussent plus avancées. L'ouvrage que ses Compagnons & lui avoient entrepris, alloit être fini. Il comprit que, s'il ne hâtoit le moment de son bonheur, il pourroit bien ne le trouver jamais. Il sollicita donc *Lebrun* de travailler à ses affaires plus vivement qu'il n'avoit fait encore.

Colette arriva fort à propos. *Lebrun* s'entretint avec elle & avec *Philippe*. On convint de ce qu'on devoit faire. Alors *Lebrun* tire *Calandrin* à part. Mon Ami, lui dit-il, cette Femme ne fait rien de ce qu'elle t'a promis, je crois qu'elle veut te berner; mais, si tu veux y consentir, je sais un moyen sûr pour la mener, qu'elle le veuille ou non, à ce que tu desires. — Hé! pour l'amour de Dieu,

mon Ami, ne perds pas un moment. — Auras-tu bien la hardieſſe de la toucher avec un morceau de papier que je te donnerai ? — Aſſurément. — Hé bien, apportes-moi un peu de parchemin vierge, une chauve-ſouris en vie, trois grains d'encens & une chandelle bénite ; le reſte eſt mon affaire.

Calandrin paſſa la nuit ſuivante à guetter une chauve-ſouris. Dès qu'il l'eut priſe, il l'apporta, avec les autres drogues, à *Lebrun.* Celui-ci ſe retira dans une chambre écartée, où il écrivit, ſur le parchemin, ce qui lui paſſa par la tête, & traça quelques caractères ſinguliers & inconnus. *Calandrin*, dit-il, en lui remettant l'Ecrit, ſois ſûr que ſi tu la touches avec ce parchemin, elle te ſuivra ſur le champ, & ſe rendra à tes deſirs. Ainſi, mon cher, ſi *Philippe* ſort aujourd'hui, fais tous tes efforts pour t'approcher d'elle, de quelque manière que ce ſoit, & ne manque pas de la toucher. Enſuite va dans

la grange où il y a de la paille : c'eſt de toute la maiſon l'endroit le plus ſûr, attendu que perſonne n'y met jamais le pied : elle t'y ſuivra ; dès qu'elle ſera arrivée, tu ſais ce que tu auras à faire. *Calandrin*, au comble de la joie, répondit qu'il n'étoit pas inquiet de ce qu'il feroit, dès qu'il l'auroit en ſa poſſeſſion.

Nello, dont notre Amoureux ſe défioit, étoit inſtruit de l'aventure, s'en amuſoit & travailloit, de concert avec les autres, à en amener le dénouement. Il part, ainſi que *Lebrun* le lui avoit recommandé, va à Florence, arrive chez la Femme de *Calandrin* : *Teſſe*, lui dit-il, tu n'as pas oublié les mauvais traitemens que tu reçus de ton Mari, le jour qu'il revint de Mugnon, il te battit ſans pitié & ſans juſtice ; il faut que tu te venges, &, ſi tu perds l'occaſion que je te préſente de le faire, ne me regarde jamais comme ton parent & ton ami. Il eſt devenu amoureux d'une jeune Femme, qui habite dans la mai-

ſon où nous travaillons ; il obtient du retour, il voit ſouvent ſa Maîtreſſe, & il doit être avec elle en ce moment. Je veux donc que tu me ſuives, & que tu le tances comme il le mérite. Le perfide, le ſcélérat ! s'écria *Teſſe*, voilà donc comme il me traite ! mais, j'en jure Dieu, ſon crime ne reſtera pas impuni. A ces mots, elle prend ſon manteau, ſe fait ſuivre par une Servante & ſe met en chemin avec *Nello*. Dès que *Lebrun* les apperçut de loin, voici nos Gens, dit-il à *Philippe ;* il eſt temps de partir. *Philippe* va trouver *Calandrin*, & lui dit qu'il eſt obligé d'aller faire un tour à Florence, & l'exhorte à redoubler d'activité. Il ſortit incontinent & alla ſe cacher dans la grange, de manière qu'il pouvoit tout voir, ſans être vu. Lorſque *Calandrin* penſa que *Philippe* pouvoit être un peu loin, il deſcendit à la cour, où il trouva *Colette* ſeule, qui, inſtruite du rôle qu'elle devoit jouer, s'approcha de lui, & l'accueillit plus

gracieusement qu'à l'ordinaire. Cet accueil séduisant enhardit *Calandrin*; il la touche avec son parchemin, & gagne aussi-tôt la grange. *Colette* le suit, entre, ferme la porte, se jette à son col, le renverse sur la paille, se met sur lui à califourchon, & a soin de lui tenir les mains sur les épaules, de manière qu'il ne pouvoit approcher son visage du sien. Cependant elle le fixe, le considère comme le plus cher objet de ses desirs. Cher *Calandrin*, lui disoit-elle, mon petit cœur, mon repos, mon bonheur, ma vie, qu'il y a long-temps que je desire de te posséder & de pouvoir me rassasier du plaisir de te voir! Par tes charmes & tes graces tu as enchanté mes sens, & tu as achevé de me séduire par les sons harmonieux de ta guittare. Est-il bien vrai que je te presse dans mes bras! *Calandrin*, qui avoit de la peine à se remuer, Hé, mon cher Ange, lui dit-il, donnez-moi la liberté de vous baiser. — Ciel! que tu es pressé! laisse-moi d'a-

bord te voir bien à mon aiſe, ſouffre que je me rempliſſe de l'aimable image de ces traits ſi doux, ſi enchanteurs. *Lebrun* & *Bulſamaque*, qui étoient allé rejoindre *Philippe*, voyoient & entendoient tout. Cependant *Calandrin*, ne pouvant plus réſiſter à l'impatience de ſes deſirs, alloit employer la force pour obtenir les faveurs de *Colette*, lorſque ſa Femme arrive avec *Nello*. Je gage, dit celui-ci, qu'ils ſont enſemble là-dedans. *Teſſe* ne prend pas la peine d'ouvrir la porte de la grange, elle l'enfonce, entre avec précipitation, & voit ſon Mari ſe débattre ſous *Colette*, qui auſſi-tôt lâche priſe & court là où étoit *Philippe*. *Teſſe* s'élance ſur *Calandrin*, qui n'étoit pas encore levé, lui déchire le viſage avec les ongles, le traîne de côté & d'autre par les cheveux, en diſant : Vieillard inſenſé ! voilà donc l'outrage que tu me préparois ! que je rougis maintenant de l'amour que j'ai eu pour toi ! eſt-ce que tu n'as pas aſſez d'occupations au logis, pour que tu

ailles en chercher ailleurs! eſt-ce que tu ne te connois pas, malheureux! ne ſais-tu pas que quand on te mettroit dans un mortier on auroit de la peine à tirer trois gouttes de jus de ton individu? ce n'eſt plus moi maintenant qui t'engroſſe (a), maudit original. Il faut que celle qui ſe charge de ce ſoin ne ſoit pas difficile en hommes, pour avoir conçu du goût pour un animal de ta ſorte.

A l'aſpect inattendu de ſa Femme, imaginez-vous la con'ernation de *Calandrin* : il reſta plus mort que vif. Il n'eut pas le courage de prononcer un ſeul mot pour ſa défenſe. Bien grondé, bien battu, bien harcelé, il ramaſſe ſon chapeau, & prie ſeulement ſa Femme de ne pas faire tant de bruit, ſi elle ne vouloit pas qu'il fût taillé en pièces; car, ajouta-t-il,

---

(a) Ceci fait alluſion à l'aventure de *Calandrin* racontée dans la Nouvelle III de cette même Journée.

celle avec qui tu m'as trouvé, eſt l'épouſe du Maître de la maiſon. — Je voudrois qu'elle fût celle du Diable, & qu'on te mît en pièces pour être délivrée d'un malheureux tel que toi.

Lebrun & *Bulfamaque*, après avoir bien ri de l'aventure avec *Philippe* & *Colette*, accoururent au bruit, & firent tant, qu'ils appaiſèrent la Femme de *Calandrin*, conſeillant à celui-ci de retourner à Florence, de bien ſe garder de remettre jamais les pieds dans ce château, de peur que *Philippe*, inſtruit de l'aventure, ne le rendît victime de ſon honneur outragé. Ainſi, le pauvre *Calandrin*, moleſté, meurtri, retourna à Florence. Il oublia ſon amour, & ne s'en reſſouvint que par les reproches dont ſa Femme l'accabloit jour & nuit. Il ne revint plus au château, où il avoit été le jouet de ſes Compagnons, de *Philippe* & de *Colette*.

NOUVELLE VI.

Le Berceau.

QUAND chacun eut dit ſon mot ſur l'imbécillité de *Calandrin*, qui avoit fait rire ſi ſouvent la Compagnie, la REINE ordonna à *Pamphile* de conter ſa Nouvelle. MES BELLES DAMES, dit-il, le nom de *Colette*, me rappelle l'Hiſtoire d'une autre *Colette* auſſi intéreſſante. Vous y verrez avec quelle admirable prudence une Femme habile évita un grand ſcandale.

DANS la plaine de Mugnon, près de Florence, vivoit, n'a guères, un bon Homme qui tenoit auberge. Quoiqu'il fût pauvre & sa maison petite, il logeoit quelquefois les passans; mais ce n'étoit que lorsque l'extrême nécessité l'exigeoit, ou que les voyageurs étoient de sa connoissance. Il avoit une Femme jeune encore & assez jolie: une Fille de quinze à seize ans, pleine de graces & d'appas, un petit Garçon d'un an, qui tetoit encore sa mère, composoient le reste du ménage.

Un Gentilhomme de notre Cité, nommé *Pinuccio*, qui passoit souvent par ce chemin, étoit devenu amoureux de la Fille de l'Aubergiste. Celle-ci, qui se tenoit fort honorée d'avoir attiré les regards d'un Citadin, feignoit de répondre à sa passion; ce n'étoit encore que l'amour-propre qui la conduisoit, mais l'amour véritable

lui disputa son cœur, & en resta maître. Si *Pinuccio* eût été moins délicat, s'il eût moins craint pour son honneur & celui de son Amante, il n'eût pas desiré long-temps en vain les plus douces faveurs; mais plus la passion est vive, moins ces craintes ont d'empire. Celle de *Pinuccio* étoit parvenue au point de ne plus leur laisser de place. Il cherche donc les moyens de se satisfaire. Il imagine d'aller loger chez sa Maîtresse, &, comme il connoissoit parfaitement toute la maison, il ne doute pas de pouvoir réussir, sans que personne s'en apperçoive. Ce projet ne fut pas plutôt conçu, qu'il l'exécuta. Il prit, avec un de ses Amis, nommé *Adrian*, qui étoit le plus cher & le plus fidèle de ses confidens, des chevaux de louage, &, les ayant chargés de leurs valises, ils sortirent de Florence. Ils arrivèrent à nuit close dans la plaine de Mugnon; &, comme s'ils fussent venus de la Romagne, ils vont droit à la taverne, & heurtent à la porte. L'Hôte ouvre. Tu

vois, lui dit *Pinuccio*, qu'il faut que tu nous loges cette nuit. Nous pensions aller coucher à Florence, mais nous avons eu beau piquer nos montures, il ne nous a pas été possible d'aller plus loin. Vous savez, Monsieur, répondit l'Hôte, qu'il ne m'est guères possible de loger des voyageurs de votre espèce; cependant, puisque la nuit vous a surpris ici, & que vous ne pouvez aller plus loin, je ferai tous mes efforts pour vous héberger de mon mieux. Le premier soin des deux jeunes Florentins, après avoir mis pied à terre, fut de songer au souper de leurs chevaux; ils s'occupèrent après du leur, & firent manger l'Hôte avec eux.

Il n'y avoit, dans l'Hôtellerie, qu'une très-petite chambre, & dans cette petite chambre trois petits lits, rangés de manière à occuper le moins de place possible. Deux étoient adossés à un même côté du mur, & le troisième, qui faisoit le triangle, étoit en face de ceux-là. L'Hôte fit prépa-

ter le moins mauvais pour les Etrangers. Dès qu'ils furent endormis, ou plutôt qu'ils feignirent de l'être, l'aimable *Colette* fut couchée vis-à-vis d'eux ; les époux occupèrent le lit restant, à côté duquel la Mère avoit placé le berceau de son Enfant. *Pinuccio*, à qui rien de cela n'étoit échappé, & croyant tout le monde endormi, se lève doucement, va droit au lit de sa Maîtresse, qui le reçut, non sans quelque frayeur, mais avec beaucoup plus de plaisir encore, & il jouit de tous les droits d'un Amant aimé.

Tandis qu'il s'enivroit de plaisir, *Adrian*, qui avoit un besoin à satisfaire, se lève, & rencontrant le berceau qui l'empêche d'ouvrir la porte, le déplace & le met près de son lit; il oublie, au retour, de le remettre à sa première place. A peine s'est-il recouché, qu'un chat fit tomber quelque meuble. Le bruit éveille l'Hôtesse, qui, craignant que ce ne fût quelque autre chose de plus sérieux,

ſe lève à la hâte & va, ſans lumière, vers l'endroit où elle avoit entendu le fracas. Voyant que ce qui étoit tombé n'étoit pas de grande conſéquence, après avoir crié après le chat, elle revient à tâtons au lit où ſon Mari couchoit ; mais, ne trouvant point le berceau, oh oh, dit-elle en elle-même, la belle ſottiſe que j'allois faire ! j'allois ma foi me coucher avec ces Etrangers ; &, revenant ſur ſes pas, ſe met, ſans ſcrupule, dans le lit auprès duquel étoit le berceau. Elle ſe croyoit dans les bras de ſon Mari, elle étoit dans ceux d'*Adrian* ; car, vous imaginez bien que ce jeune Homme n'avoit pas laiſſé échapper une ſi bonne fortune : dès qu'il ſentit l'Hôteſſe auprès de lui, il n'eut garde de l'inſtruire de ſa mépriſe, ni de perdre un inſtant pour en profiter.

Cependant *Pinuccio*, après avoir goûté avec *Colette* tous les plaiſirs qu'il pouvoit eſpérer, craignant que la fatigue ne le conduisît à un ſommeil

involontaire & dangereux dans les bras de ſon Amante, la quitte & retourne dans ſon lit. Il rencontre le berceau, &, croyant s'éloigner du lit de l'Hôte, il va préciſément ſe coucher avec lui, &, ne pouvant contenir ſa ſatisfaction, & imaginant l'épancher dans le cœur de ſon Ami : *Adrian*, dit-il, rien au monde, non, rien n'eſt auſſi aimable que *Colette*, elle vient de m'enivrer de voluptés; il n'eſt pas poſſible à un Homme d'en goûter davantage avec aucune Femme. L'Hôte, à qui de ſemblables nouvelles ne plaiſoient nullement, dit en lui-même, que me vient conter celui-ci ? puis élevant la voix : voilà le tour le plus méchant & le plus perfide qu'on puiſſe jouer à un honnête Homme, & je ne l'avois pas mérité ; mais vous me le payerez. Qui fut ſurpris ? ce fut *Pinuccio*. Comme il avoit peu de préſence d'eſprit, il lui répond, tout étourdi de ſa mépriſe, qu'il lui ſeroit difficile de ſe venger, qu'il ne le craignoit aucu-

nement, &, par cette réponſe peu réfléchie, il penſa tout découvrir.

Sur ces entrefaites ; écoute donc ces Etrangers, je crois qu'ils ont quelque diſpute, dit la Femme à *Adrian*, qu'elle prenoit toujours pour ſon Mari. Que nous importe, laiſſe-les faire, répond *Adrian*, ils ont trop bu hier au ſoir. Ce ſon de voix étranger fut un coup de foudre pour la Femme, & lui fit connoître ſa mépriſe. Que faire ? comment réparer cette aventure ? comment la déguiſer ? Elle ſe lève, prend le berceau de ſon Fils, le porte près du lit de ſa Fille, ſe couche avec celle-ci, &, feignant de s'éveiller au bruit de la diſpute, elle appelle ſon Mari, & lui demande le ſujet de ce tintamare. N'entends-tu pas, répond celui-ci, ce que me conte *Pinuccio*, ce qu'il dit avoir fait cette nuit avec *Colette* ? — Il ment bien effrontément ; je te jure qu'il n'a point couché avec elle, car je ne l'ai point quittée, & n'ai pas dormi aſſez profondément pour

ne m'appercevoir pas de tout ce qui se seroit passé. En vérité, tu es un grand sot de croire de pareilles fornettes. Mais vous voilà, vous autres Hommes ; vous vous enivrez le soir, vous courez çà & là sans le sentir, & prenez les songes de votre ivresse pour des réalités : il seroit bon, pour vous corriger, que vous vous rompissiez le col une seule fois. Mais que fait là *Pinuccio ?* pourquoi n'est-il pas dans son lit. *Adrian*, voyant que la Femme couvroit sagement sa honte & celle de sa Fille : *Pinuccio*, dit-il, je t'ai prié cent fois de ne jamais coucher hors de ta maison. Ce maudit défaut de te lever ainsi pendant tes rêves, & de débiter, comme des vérités, tout ce qui se présente à ton imagination, te jouera quelque mauvais tour. Reviens ici, & que Dieu te donne une bonne nuit.

Après ce discours d'*Adrian*, celui de sa Femme, l'Hôte crut bonnement qu'*Adrian* étoit un somnambule. Il l'agite, il l'appelle ; *Pinuccio*, disoit-

il, *Pinuccio*, éveillez-vous donc & retournez dans votre lit. *Pinuccio*, à qui la converſation n'étoit pas échappée, voulut auſſi contribuer à duper le pauvre homme : il feint de rêver de nouveau, & débite mille ſottiſes, dont l'Hôte rit à gorge déployée. Enfin, à force d'être agité, il s'éveille ; *Adrian*, dit-il, eſt-ce qu'il eſt déjà jour? — Oui, oui, viens ici. Il ſe lève, feignant encore d'être endormi, quitte l'Hôte & regagne ſon lit.

Dès que le jour parut on ſe leva. L'Hôte ſe moqua des ſonges & du Songeur, &, après avoir bu avec lui & chargé leurs chevaux, nos deux Amis prirent le chemin de Florence. Ils étoient preſqu'auſſi contens de la tournure ſingulière que leur aventure avoit priſe, que de l'aventure elle-même. Dans la ſuite *Pinuccio* & *Colette* prirent d'autres moyens pour ſe voir fréquemment. La jeune Fille fit croire à ſa Mère qu'en effet *Pinuccio* avoit ſongé, en ſorte que cette bonne Femme crut avoir veillé toute ſeule;

NOUVELLE VII.

Le Songe réalisé.

DÈS que *Pamphile* eut cessé de parler, on loua beaucoup la prudence & la sagesse de la Mère de *Colette*, & quand on eut épuisé les éloges, la REINE ordonna à Madame *Pampinée* de dire sa Nouvelle. Nous avons souvent parlé, AIMABLES DAMES, dit-elle, des songes : on n'y croit guères, on s'en moque assez ordinairement; cependant, quoi qu'on en dise & qu'on en ait dit, je vous conterai ce qui arriva, il n'y a pas long-temps, à une de mes Voi-

ſines, pour avoir été incrédule ſur cet article.

PEUT-ÊTRE connoiſſez-vous *Talan de Môle*, homme d'une honnêteté reconnue. Il avoit épouſé une jeune Fille, nommée *Marguerite*, qui le diſputoit en attraits à toutes celles de ſon ſexe; mais les défauts de ſon caractère étoient bien capables d'affoiblir l'impreſſion de ſa beauté. Fantaſque, opiniâtre, inflexible & revêche, voilà ſon portrait au naturel. Perſonne ne faiſoit rien à ſon gré, & il ſuffiſoit qu'on lui conſeillât une choſe pour qu'elle fît tout le contraire. Je vous laiſſe à penſer ſi elle devoit faire le bonheur de ſon Mari; comme il ne voyoit point de remède à ſa mauvaiſe humeur, il ſe fit un devoir de la ſupporter du mieux qu'il pouvoit. Or il arriva qu'étant avec cette eſpèce de mégère, dans une

belle maiſon de campagne qui lui appartenoit, il ſongea une nuit qu'il voyoit *Marguerite* ſe promenant dans un bois voiſin du château, &, qu'après y avoir fait quelques tours, un loup monſtrueux s'élançoit ſur elle, la prenoit par la gorge, & l'emportoit, quoiqu'elle criât au ſecours de toute ſa force; & que l'ayant enfin lâchée, il lui avoit laiſſé la gorge & le viſage tout défigurés. Effrayé de ce ſonge, dès qu'il fut levé, ma Femme, lui dit-il, quoique, graces à ton mauvais caractère, il ne m'ait pas encore été permis de goûter un jour de bonheur avec toi, je ſerois cependant fâché qu'il t'arrivât quelque fâcheux accident. Si donc tu veux m'en croire, tu ne ſortiras pas de la maiſon aujourd'hui. Elle lui en demande la raiſon, & *Talan* lui fait part de ſon rêve. Au-lieu d'être touchée des tendres alarmes de ſon Mari, *qui mal veut*, *mal ſonge*, lui répondit-elle, en ſecouant la tête. Tu feins de m'aimer, de t'intéreſſer à mon ſort,

mais, je lis dans ton cœur : tes rêves ne font que l'expreffion de ce que tu me fouhaites ; & je ferai en forte de ne pas te donner cette fatisfaction ni aujourd'hui ni jamais. — Je prévoyois ta réponfe, car, *à laver la tête d'un âne, on perd fa leffive* (a). Interprète mon fonge comme il te plaira, peu m'importe ; mais, je te confeille de nouveau, de ne pas fortir aujourd'hui de la maifon, ou, du moins, de ne pas aller dans le bois. — Je ferai précifément tout le contraire ; mon projet étoit d'y aller, & je n'y manquerai pas.

Comme cette Femme empoifonnoit les meilleures intentions, elle fe

---

(a) Je n'ai pas voulu rendre le Proverbe Italien, qui préfente une image trop dégoûtante pour que la délicateffe de notre Langue ne s'en alarme pas. J'y ai fubftitué celui-ci, qui n'eft pas fort noble, mais qui du moins ne peut pas choquer notre goût fouvent trop dédaigneux.

figura que son Mari ne vouloit l'empêcher d'aller au bois, que parce qu'il devoit avoir fait quelque partie fine dont il vouloit lui dérober la connoissance. Peut-être y a-t-il donné rendez-vous à quelque Femme débauchée, disoit-elle en son intérieur : *le bon Homme seroit bon en un moulin avec des aveugles* (*a*); moi, qui ne suis point aveugle, je ne serai pas sa dupe. Je me garderai bien de le croire; je veux tout voir, tout connoître, & dussai-je rester au bois tout le jour, je saurai quelle espèce de tour il vouloit me jouer.

D'après cette résolution, dès que son Mari fut sorti, elle part & arrive au bois; elle choisit l'endroit le plus épais, s'y cache, fait attention au

(*a*) Voilà encore un proverbe dont il n'est pas difficile de saisir le sens. On s'apperçoit que Dame *Marguerite* étoit persuadée que son Mari ne pouvoit duper que ceux qui vouloient bien l'être.

moindre bruit, & regarde de tous côtés si elle ne voit venir personne. Tandis que, sans crainte & sans défiance, elle attendoit avec sécurité l'évènement de sa ruse, arrive d'un prochain taillis un loup d'une taille énorme & d'un regard terrible. Cet animal féroce s'élance aussi-tôt sur elle, la saisit par sa gorge & l'emporte, comme un foible agneau; elle n'a ni la force ni le courage de lui opposer la plus légère résistance. Le loup l'eût sûrement étranglée, si des Bergers, qui l'apperçurent, ne l'eussent obligé, par leurs cris, à lâcher sa proie. Ces Bergers accoururent, & l'ayant reconnue, quoiqu'elle fût fort défigurée, ils la portèrent dans sa maison. Elle fut long-temps malade; mais enfin elle guérit par les soins de son Mari, qui fit venir les plus habiles Chirurgiens & Médecins des environs. Leur Art ne put cependant effacer les traces que la dent du loup avoit laissée sur sa gorge & sur son visage; de sorte que sa beauté en fut extrêmement

extrêmement altérée. Honteuſe de reparoître, après cette triſte cataſtrophe, elle pleura ſouvent dans la ſolitude à laquelle elle s'étoit condamnée, ſon entêtement, & ſe ſut bien mauvais gré de n'avoir pas ajouté foi au ſonge de ſon Mari.

NOUVELLE VIII.

A bon Rat bon Chat.

TOUTE la COMPAGNIE fut d'avis que le prétendu ſonge de *Talan* n'en étoit pas un ; que ce ne pouvoit être qu'une viſion, puiſqu'il s'étoit réaliſé de point en point. Chacun ayant ceſſé de parler, la REINE ordonna à Madame *Laurette* de dire ſa Nouvelle.

MES AIMABLES DAMES, dit-elle, puiſque pluſieurs ne ſe font pas fait ſcrupule de prendre pour ſujet de leur récit des matières déjà traitées, je ne craindrai pas de les imiter. La vengeance

dont Madame *Pampinée* nous entretint hier me rappelle une Hiſtoire à-peu-près ſemblable, mais cependant moins cruelle.

SACHEZ d'abord qu'il y avoit jadis à Florence un glouton renommé, qu'on appeloit *Chiaque*. Tout ſon extérieur prévenoit en ſa faveur. Perſonne ne parloit avec plus de grace, & ne tournoit ſi plaiſamment ce qu'il vouloit dire. Comme ſes revenus ne pouvoient ſuffire à ſa dépenſe, ſes talens le faiſoient recevoir dans toutes les ſociétés, & il avoit grand ſoin de choiſir celles où l'on faiſoit la meilleure chère.

Dans le même temps, & dans la même Ville, un nommé *Blondel*, d'une taille très-petite, mais fine & proportionnée, fort élégant dans ſes habits & dans ſa friſure, faiſoit le même métier que *Chiaque*. Ce *Blondel*, un

matin de Carême, venoit d'acheter au marché deux très-grosses lamproies pour Messire *Vieri de Cherqui*, lorsqu'il fut apperçu de *Chiaque*, qui s'approche aussi-tôt de lui & lui demande ce qu'il veut faire de ces lamproies. Hier au soir, répond *Blondel*, on en envoya trois beaucoup plus grosses que celles-ci, accompagnées d'un esturgeon, à Messire *Corse Donat*, mais n'en ayant pas assez pour régaler plusieurs Gentilshommes qu'il a invités à dîner, il m'a envoyé acheter ces deux poissons. Ne viendras-tu pas en manger? — Je n'ai garde d'y manquer; tu me connois trop bien, pour imaginer que je laisse échapper une si belle occasion.

L'heure du dîner venue, il se rendit à la maison du Seigneur *Corse*. Que veut Monsieur *Chiaque*, lui dit celui-ci? — Monsieur, je viens dîner avec vous & votre compagnie. — Vous êtes un galant homme, & vous me faites grand plaisir. Passons dans la salle à manger, car il est temps. On se mit

à table. Des pois-chiches, de la tonine grasse, une friture de poisson d'Arne, voilà tout ce qu'on servit. *Chiaque* s'apperçut fort bien que *Blondel* avoit voulu le jouer. La honte d'avoir donné dans ce panneau, lui inspira le desir de la vengeance, & il ne tarda pas à trouver l'occasion de le remplir.

Blondel, qui s'étoit beaucoup amusé à ses dépens, en racontant à qui vouloit l'entendre, le tour qu'il lui avoit joué, le rencontre, l'aborde, eh bien ! lui dit-il, comment as-tu trouvé les lamproies de Messire *Corse?* — Avant soit qu'il huit jours, tu le sauras mieux que moi. Sans perdre de temps, il va trouver un *Gagne-denier*, convient de prix avec lui, lui remet une bouteille de verre entre les mains, le conduit près de la halle de Cavicciulli, lui montre un Chevalier, nommé Messire *Philippe Argenti*, homme d'une fort grande taille, emporté, vain, bizarre; tu vois ce Chevalier, dit-il à son *Gagne-denier*, vas le trouver, &

lui dis : « Monſieur *Blondel* m'envoie vers vous, & vous prie de vouloir bien lui *enrubiner* ce flacon de votre excellent vin clairet, parce qu'il veut régaler quelques-uns de ſes amis. » Garde-toi bien de le laiſſer approcher de toi, crains qu'il ne te ſaiſiſſe au colet ; tu ferois fort mal tes affaires, & tu gâterois les miennes. Eſt-ce là tout, dit le *Gagne-denier?* Oui, va, répète ce que je t'ai dit, reviens me trouver, & je te paierai. Le Commiſſionnaire part, & remplit ſa commiſſion. *Philippe*, qui avoit un cerveau prompt à s'enflammer, croyant que *Blondel*, qu'il connoiſſoit fort bien, vouloit ſe moquer de lui, ſe lève le viſage en feu, les yeux étincellans, que veut dire ceci, s'écria-t-il? de quel *enrubinement*, de quels amis eſt-il queſtion? que le Diable vous emporte l'un & l'autre. Tout en prononçant ces imprécations, il étendoit le bras pour ſaiſir le *Gagne-denier ;* mais celui-ci, qui étoit ſur ſes gardes, ne perdit pas un moment pour fuir, &

s'en retourna bien vîte vers *Chiaque*, à qui il rendit compte de sa commission, & de qui il reçut la somme dont ils étoient convenus.

Chiaque n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé *Blondel*. Dès qu'il le rencontra, y a-t-il long-temps, lui dit-il, que tu n'as été à la halle de Cavicciulli ? — Non ; mais pourquoi cette question ? — C'est que Messire *Philippe* te fait chercher par-tout, & je ne sais ce qu'il te veut. — J'y vais donc de ce pas, & je lui parlerai. Quand *Blondel* fut parti, *Chiaque* le suivit de loin pour être témoin de l'aventure. Messire *Philippe*, qui n'avoit pu attraper le *Gagne-denier*, étoit encore tout bouillant de colère, ne pouvant rien comprendre dans le message que *Blondel* lui avoit adressé, sinon qu'il avoit voulu se moquer de lui. Différentes pensées l'agitoient sur ce sujet, lorsque *Blondel* entra. Dès que *Philippe* l'apperçoit, il s'élance vers lui, & débute par lui appliquer un grand coup de poing sur le nez. Dieu !

s'écrie *Blondel*, étourdi de cette réception inattendue, que signifie cela, Monsieur ! *Philippe* le prend par les cheveux, lui arrache sa coëffe, jette son capuchon par terre, & le frappant rudement ; traître, je t'apprendrai ce que cela signifie. Mais, voudrois-tu bien m'expliquer toi-même ce que veulent dire cet *enrubinement* & ces amis, & tout ce que tu m'as envoyé dire. Me prends-tu pour un enfant ? penses-tu t'amuser de moi ? Tout en disant cela, il faisoit tomber sur le visage du pauvre *Blondel* une grêle de coups, il arrachoit ses cheveux, le trainoit par terre & déchiroit son habit. Il étoit si occupé de cette besogne, que jamais *Blondel* ne put lui faire entendre un seul mot, ni lui demander la raison de cet étrange traitement. Les mots d'amis, d'*enrubinement* avoient frappé son oreille ; mais de quoi l'instruisoient-ils ? Les voisins, qui étoient accourus, mirent enfin un terme à la fureur de *Philippe*, en lui arrachant des mains

le malheureux *Blondel.* Ce fut alors qu'on l'instruisit des raisons qui avoient allumé une si grande colère ; pour le consoler, on lui fit quelques remontrances, on tâcha de lui faire sentir combien il étoit dangereux de se jouer à Messire *Philippe*, & on lui recommanda de n'y plus revenir. *Blondel*, tout en larmes, juroit que jamais il n'avoit envoyé chercher de vin chez Messjre *Philippe.* Quoi qu'il en soit, il garda les coups & les remontrances.

Il ne fut pas long-temps à imaginer que cette aventure étoit un coup de vengeance de la part de *Chiaque.* Mais, comment lui riposter? se tenir coi, ne dire mot étoit le parti le plus sage, & ce fut celui qu'il suivit. Il garda la maison jusqu'à ce que l'empreinte des poings de Messire *Philippe* fût effacée. A sa première sortie il rencontra *Chiaque.* Eh-bien, *Blondel!* lui dit celui-ci, en riant, comment as-tu trouvé le vin de Messire *Philippe?* — Que n'as-tu trouvé de même les lamproies de Messire *Corse!* —

Quand tu voudras me donner un diné semblable à celui que tu m'as fait faire chez lui, je te donnerai à boire comme tu as bu chez Messire *Philippe*.

Blondel, qui vit bien qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en luttant contre *Chiaque*, pria Dieu de faire sa paix avec lui. Dans la suite, il eut grand soin de ne pas se moquer de lui.

NOUVELLE IX.

Les Conſeils de Salomon.

Il n'y avoit plus que la Reine qui n'avoit pas encore parlé, & comme elle ne vouloit pas violer le privilége accordé à *Dionéo*, elle prit la parole, quand on eut aſſez ri du malheureux *Blondel*, & s'exprima en ces termes : Aimables Dames, ſi nous conſidérons ſainement, & ſans préjugés, l'ordre des choſes de ce bas-monde, il nous ſera facile de connoître que la ſubordination des Femmes aux Hommes eſt non-ſeulement preſcrite par les loix & les coutumes de tous

les pays, mais par la Nature elle-même. Si nous voulons donc jouir de la paix, du repos, des autres agrémens de la vie, l'humilité, la patience, l'obéïssance envers ceux à qui nous appartenons, doivent être notre partage ; je ne parle point de l'honnêteté, parce que vous n'ignorez pas que c'est le plus riche, le plus noble trésor dont une Femme doive s'honorer. Quand les loix établies pour le maintien du bien général, les usages, les coutumes qui n'ont pas une force moins grande & moins respectable, ne nous ordonneroient pas les vertus dont je viens de vous parler, la Nature nous inviteroit à les pratiquer. En effet, la délicatesse de nos organes, la timidité de nos cœurs, qui s'étend jusques sur nos pensées, & leur donne ce caractère, la foi-
blesse

blesse, ou plutôt la nullité de nos forces, l'aménité de notre voix, la douceur de nos mouvemens, tous ces défauts enfin, qui font nos charmes, nous annoncent assez que nous avons besoin d'être secourues & dirigées. Or, n'est-il pas raisonnable que, quiconque se trouve dans ce cas, obéisse fidèlement à qui doit le gouverner, & quels autres gouverneurs pourrions-nous choisir que les Hommes? Nous devons donc les honorer, nous soumettre à leur empire; & la Femme qui se révolteroit contre cette maxime si juste, me paroîtroit non-seulement digne de répréhension, mais même de châtiment. Il y a long-temps que j'ai fait ces réflexions, mais l'Histoire de la désagréable Epouse de *Talan*, racontée par Madame *Pampinée*, me les a rappelées. Je

le répète donc, la nature, les loix, les usages, condamnent à une sévère punition toutes les Femmes qui ne s'efforcent pas de se rendre gracieuses, affables, douces & complaisantes.

Pour ne pas quitter ce sujet, je veux vous dire un conseil de *Salomon*. Je regarde ce qu'il prescrit, comme un remède excellent pour celles qui auroient les vices contraires aux aimables qualités que je recommande. Cependant, en dépit du proverbe, que dans de certaines circonstances les Hommes ne manquent pas de citer, & qui dit, qu'*il n'est point de cheval qui ne demande l'éperon, & point de Femme le bâton*, je ne prétends pas que ce remède doive s'étendre à toutes indistinctement. Ce n'est pas que je ne croie très-facile à la mauvaise humeur des

Maris de donner à ce même proverbe une interprétation qui leur ſoit favorable ; car pourroient-ils dire : toutes les Femmes ſont naturellement habiles & complaiſantes ; il faut le bâton pour les retirer du vice, il faut le bâton pour les ſoutenir dans le chemin de la vertu. Une telle maxime, bonne dans la théorie, ſeroit affreuſe dans la pratique. Mais, laiſſons-là toute cette diſcuſſion, & venons-en à mon Hiſtoire.

LE BRUIT de la miraculeuſe ſageſſe de *Salomon* s'étoit répandu partout l'univers ; on ſavoit auſſi qu'il ne dédaignoit pas d'en donner des preuves à quiconque lui en demandoit : de tous côtés on venoit à lui, on le conſultoit ſur les affaires les plus urgentes & les plus épineuſes.

Un jeune Gentilhomme de la Ville de Lajazze (*a*), nommé *Mélisse*, se mit en route pour le voir. Il rencontra, chemin faisant, un autre jeune-homme, nommé *Joseph*, qui alloit aussi à Jérusalem pour le même sujet. Il l'aborde, entre en conversation avec lui, l'interroge sur sa naissance, sa patrie, sa condition, le but & l'objet de son voyage. *Joseph* répondit qu'il alloit consulter *Salomon* sur la conduite qu'il devoit tenir envers la Femme la plus difficile, la plus désagréable, la plus méchante qui fût jamais, & sur qui prières, menaces, caresses, flatteries, n'avoient pu jusqu'alors faire aucune impression. *Mélisse*, interrogé à son tour par *Joseph* comme il l'avoit interrogé, répondit : Je suis de Lajazze, jeune, riche, généreux, tenant bonne maison, faisant honneur à tous mes concitoyens,

(*a*) Ville de la Turquie Asiatique, dans la Caramanie, près du Mont-Néro, à six lieues de l'ancien Issus.

& je fuis auffi malheureux que vous; malgré toutes mes dépenfes, je n'ai pu trouver encore un ami. Je vais, comme vous, voir *Salomon* & lui demander le moyen d'être aimé.

Arrivés à Jérufalem, tous deux font conduits devant le Roi. *Méliffe* parut le premier, & conta fon hiftoire. *Aime*, lui répondit *Salomon*. Il fortit après cette courte réponfe. *Jofeph* vient, repréfente fon malheur : *Va-t-en au pont-aux-oies ;* ce fut le feul confeil qu'il put obtenir. Tous deux s'étant rejoints, ils fe communiquèrent les réponfes qu'on leur avoit faites, & les regardoient comme des énigmes, dont ils ne pouvoient trouver le mot, ou des paroles vagues, qui, n'ayant aucun rapport à leurs affaires, fembloient avoit été proférées pour fe moquer d'eux. Très-mécontens de leur voyage, ils quittèrent donc Jérufalem, & reprirent le chemin de leur pays.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent à une rivière profonde

ſur laquelle étoit un pont magnifique. Dans ce moment paſſoit un grand convoi de chevaux & de mulets chargés qui leur fermoient le paſſage. Ils furent contraints d'attendre. Tout avoit défilé, il ne reſtoit plus qu'un mulet ombrageux qui ne vouloit plus avancer. Le Muletier prend un bâton, le frappe d'abord aſſez doucement; mais le mulet alloit tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois reculoit & ne faiſoit pas un pas en avant. Nouveaux coups de la part du Muletier, ſur les flancs, ſur la tête, ſur la croupe; tout étoit inutile. *Joſeph & Méliſſe*, qui attendoient que le paſſage fût libre, touchés de pitié, diſoient : Bourreau! veux-tu le tuer? ne peux-tu eſſayer de le mener plus doucement? ſûrement il iroit beaucoup mieux, ſi tu le traitois moins cruellement. Meſſieurs, répondit le Muletier, vous connoiſſez vos chevaux; moi, je connois mon mulet, laiſſez-moi faire. A ces mots, il redouble les coups & fait tant enfin que le mu-

let avance. Avant de quitter ce pont, *Joseph* demanda à un bon Homme, qui y étoit assis, comment cet endroit s'appeloit : Monsieur, répondit le bon Homme, on le nomme le *pont-aux-oies*. *Joseph* se ressouvint alors des paroles de *Salomon*. Je commence à voir clair, dit-il à son Compagnon, dans le conseil qui m'a été donné, & que je crois très-bon. Jusqu'à présent je n'ai pas bien su battre ma Femme ; mais ce Muletier vient de me donner une leçon dont je saurai profiter.

Nos Voyageurs, arrivés à Antioche, *Joseph* retint quelques jours *Mélisse* afin de lui donner le temps de se reposer. *Joseph* fut fort bien reçu de sa Femme, à laquelle il dit de leur préparer à souper comme son Ami l'ordonneroit. Celui-ci, obligé de céder à cette civilité, donna ses ordres ; mais on n'en exécuta aucun, & le soupé fut absolument contraire à celui qui avoit été prescrit. *Joseph*, irrité, dit à sa Femme ; Ne t'avoit-on

pas dit quel devoit être notre ſoupé? Que veut dire ceci, repartit-elle aigrement? que m'importe les ordres d'autrui? j'ai ſuivi ma fantaiſie. Que le repas te plaiſe ou ne te plaiſe pas, je ne m'en embarraſſe guère. *Méliſſe*, étonné de la réponſe de cette Femme, ne put s'empêcher de la blâmer. Mais *Joſeph*, plus courroucé qu'étonné, dit : Ma Femme, je te retrouve telle que je t'ai laiſſée, mais crois que je ſaurai changer ton caractère, &, ſe tournant vers *Méliſſe*, mon Ami, lui dit-il, nous verrons ſi le conſeil de *Salomon* eſt bon; mais je te prie de ne point trouver mauvais que je l'exécute devant toi, & de ne point regarder comme un jeu ce que je vais faire. Ne troubles point mon entrepriſe, & ſouviens-toi de la réponſe que nous fit le Muletier, lorſque nous nous attendriſſions ſur le ſort de ſon mulet. Je ſuis dans ta maiſon, répondit *Méliſſe*, & j'ai réſolu de n'y faire que ce qui te ſera agréable.

Joseph ayant trouvé un bâton de chêne encore tout verd, monte à la chambre où ſa Femme étoit allée exhaler ſon dépit. Il la prend par les cheveux, la jette à ſes pieds, & la bat comme un déſeſpéré. D'abord on crie, on menace; mais les cris, les menaces n'opérant rien, on a recours aux prières : on jure, on promet de faire à l'avenir tout ce qu'on voudra. Malgré cet air de repentir, les coups rouloient toujours ſur les côtés, les cuiſſes & les épaules ; enfin la laſſitude ſeule met un terme à cette expédition.

Joſeph revint vers *Méliſſe*. Nous verrons demain, dit-il, quel miracle aura opéré le conſeil d'aller au *pont-aux-oies*. Après s'être repoſé un moment, il lava ſes mains, puis ſe mit à table, & quand l'heure du repos fut venue, ils allèrent ſe coucher. Cependant la pauvre Femme ſe ramaſſe, ſe jette ſur un lit, où elle repoſa le mieux qu'il lui fut poſſible. Le lendemain, elle ſe lève de bonne heure,

va trouver son Mari, lui demande ce qu'il veut pour son dîné. Celuici, riant avec *Mélisse* de l'heureux succès de son expédient, dit ce qu'il veut. L'heure venue, on trouva la table servie selon les ordres reçus. *Joseph* & *Mélisse* se réunirent donc pour louer la sagesse du conseil qu'ils n'avoient pas d'abord compris.

Quelques jours après *Mélisse*, revenu chez lui, confia à un Homme sage la réponse de *Salomon*. Ce Sage lui dit : Il ne pouvoit vous donner un meilleur conseil. Vous savez bien que vous n'aimez personne. Les fêtes que vous donnez, les plaisirs que vous procurez, ce n'est point par amitié pour quelqu'un, c'est pour vous, pour vous seul, pour satisfaire votre vaine gloire. Aimez donc, comme vous l'a dit *Salomon*, & vous serez aimé.

C'est ainsi que *Joseph* parvint à corriger sa Femme, & *Mélisse* à avoir des amis.

NOUVELLE X.

La Jument du Compère Pierre.

CETTE NOUVELLE excita les murmures des Dames & le rire des Hommes. Quand tout fut appaisé, *Dionéo* prit la parole. AIMABLES DAMES, un corbeau, parmi des colombes, contribue plus à faire ressortir leur beauté que le cigne le plus blanc : ainsi, un fou parmi des sages relève l'éclat de la sagesse. Vous êtes toutes modestes & discrètes, moi, j'ai la tête un peu légère ; mais ce défaut doit être un titre à votre bienveillance, puisqu'il fait briller

votre vertu : si j'avois plus de mérite, peut-être obscurcirois-je le vôtre. La légèreté, qui m'est naturelle, me donne des droits à votre indulgence, & la liberté de mes discours doit moins vous offenser, après m'être montré tel que je suis, que si je me fusse comporté en sage. Je veux donc vous conter une Nouvelle, point trop longue, mais qui vous montrera avec quel scrupule religieux il faut observer tout ce que prescrit celui qui fait quelques opérations magiques, sans quoi l'on fait manquer l'effet que l'on en attendoit.

IL Y AVOIT, l'année dernière, à Barlette, un Prêtre nommé Messire *Jean de Barole*. Son bénéfice ne lui suffisant pas pour vivre, il conduisoit,

duisoit, de côté & d'autre, dans les foires de la Pouille, différentes marchandises sur une jument qui lui appartenoit. En courant le pays, il avoit fait rencontre d'un certain *Pierre*, du Village des Trois-Saints, qui faisoit, avec un âne, le même métier que lui. Il ne l'appeloit, selon l'usage du pays, que le Compère *Pierre*, à cause de l'étroite familiarité qui les unissoit. Toutes les fois qu'il venoit à Barlette il le menoit avec lui, le couchoit, le régaloit du mieux qu'il pouvoit. Leurs honnêtetés étoient réciproques. Compère *Pierre*, qui n'avoit à Trois-Saints qu'une petite maisonnette à peine suffisante pour loger son âne, sa Femme, jeune & belle, & lui, en faisoit les honneurs à Messire *Jean*, quand il lui faisoit l'honneur d'y venir. Cependant, quand il s'agissoit de coucher, Compère *Pierre* ne pouvoit satisfaire sa bonne volonté, n'ayant qu'un lit qu'il partageoit avec sa Femme; il falloit donc que Messire *Jean* couchât sur un peu de paille

à côté de ſa jument, qui étoit logée, avec l'âne, dans une écurie fort étroite. Madame *Jeannette*, qui n'ignoroit pas les bons traitemens que ſon Mari recevoit à Barlette, de la part du Curé, avoit propoſé pluſieurs fois d'aller coucher avec une de ſes voiſines, nommée *Zite Cataprise*, & de laiſſer ſa place au bon Prêtre. Celui-ci avoit toujours refuſé cet arrangement. Un jour entr'autres, pour prétexter ſon refus: Commère *Jeanne*, lui dit-il, ne vous inquiétez point de moi : je ne ſuis pas auſſi à plaindre que je le parois. Cette jument que vous me connoiſſez, je la change, quand je veux, en une belle Fille, & lui rends ſa première forme. Croyez que je ne puis ni ne veux l'abandonner. *Jeannette*, qui étoit ſimple d'eſprit, crut ce prodige, & en fit part à ſon Mari. Si le Curé, ajouta-t-elle, eſt auſſi véritablement ton ami que tu le dis, que ne te confie-t-il ſon ſecrèt : tu ferois de moi une jument, & avec l'âne & moi, tes affaires

iroient mieux : nous ferions double profit. Compère *Pierre*, qui n'étoit rien moins qu'un rusé Compère, crut aussi au prodige, se rendit au conseil de sa Femme, &, sans perdre de temps, sollicita Messire *Jean* de lui apprendre son secret. Celui-ci s'efforça de le détourner de cette idée ; mais n'en pouvant venir à bout, puisqu'absolument vous le voulez, lui dit-il, demain matin, à notre ordinaire, soyons levés avant le jour, & je vous ferai part de toute ma science. Vous imaginez bien que l'attente & l'impatience empêchèrent Compère *Pierre* & Commère *Jeannette* de fermer l'œil pendant une partie de la nuit. Dès que le jour commença à poindre, ils se levèrent & appelèrent le Curé. Il n'y a personne au monde, dit celui-ci en se levant, à qui je voulusse découvrir mon secret ; mais vous l'avez exigé, je ne puis rien vous refuser. Cependant, si vous voulez être bien instruits, observez très-exactement ce que je vous prescrirai. Après qu'on lui eut

tout promis, Messire *Jean* prend une chandelle, & la met entre les mains du Compère *Pierre*, en lui disant : Regarde bien tout ce que je ferai, & retiens fidèlement les paroles que je prononcerai ; mais, sur toutes choses, mon Ami, garde-toi de rien dire, quoi que je fasse : le moindre mot gâteroit tout, & il seroit impossible d'y revenir. Fais des vœux seulement pour que je puisse bien attacher la queue ; car c'est le plus difficile de l'ouvrage. Compère *Pierre* prend la chandelle & jure de suivre en tout les ordres du Magicien.

Alors Messire *Jean* fait dépouiller *Jeannette* de tous ses vêtemens sans en excepter un seul, la fait coucher sur ses mains & ses pieds, dans la posture d'une jument ; puis lui touchant le visage & la tête, que ceci, dit-il, soit une belle tête de jument. De-là passant aux cheveux : que ceci soit belle crinière de jument. Ensuite, portant la main sur la poitrine, où il y sentit deux globes élastiques & durs,

dont le mouvement & la dureté se communiqua bientôt à une des parties secrètes de Messire *Jean*, que ceci, dit-il, soit beau poitrail de jument. Il en fit autant sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes & sur les bras. Il ne restoit plus que la queue à former ou plutôt à placer. Le Curé se poste derrière le cul de *Jeannette*, &, tandis qu'il appuie une de ses mains sur la croupe, il prend de l'autre l'outil avec lequel on plante les hommes, & l'introduit dans sa gaîne naturelle; mais, à peine l'y a-t-il enfoncé, que *Pierre*, qui, jusqu'à ce moment avoit tout regardé attentivement, & sans mot dire, ne trouvant pas cette dernière opération de son goût, s'écria: alte-là, Messire *Jean*; je n'y veux point de queue, je n'y veux point de queue: aussi bien l'attachez-vous trop bas. Le Curé ne démarroit point; le Mari courut le tirer par la soutane. Peste de nigaud! dit Messire *Jean* tout chagrin, car il n'avoit pas bien achevé sa besogne;

ne t'avois-je pas recommandé de garder le plus profond silence, quelque chose que tu visses ? la métamorphose alloit s'opérer dans l'instant ; mais ton maudit babil a tout gâté, &, ce qu'il y a de pis, c'est que je ne puis recommencer. Vraiment, répondit *Pierre*, je n'y voulois pas une telle queue, & vous l'attachiez beaucoup trop bas ; &, s'il en falloit une absolument, pourquoi ne me disiez-vous pas de la mettre moi-même ?

La jeune Femme, qui avoit pris goût à cette dernière opération de la cérémonie, bête que tu es ! dit-elle à son bon homme de Mari, pourquoi as tu gâté tes affaires & les miennes ? où as-tu jamais vu de jument sans queue ? Tu seras gueux toute ta vie : encore un moment de patience & tout étoit fait. Ne t'en prends qu'à toi-même, si nous sommes toujours misérables.

Comme l'indiscrétion de *Pierre* ôtoit toute possibilité de faire d'une Fem-

me une jument, *Jeannette* se rhabilla, & Compère *Pierre* tâcha de faire son métier ordinaire avec son âne. Il ne voulut point suivre Messire *Jean* à la foire de Betonte, & se garda bien, dans la suite, de lui redemander une jument.

COMBIEN ne dut-on pas rire de cette Nouvelle, dont aucune des peintures, quoique déguisées, n'échappa à la pénétration des Dames !

Chaque Membre de la Compagnie ayant rempli sa tâche, en contant son histoire, & le Soleil commençant à perdre sa chaleur, la REINE, qui savoit que le terme de son règne étoit arrivé, ôta la couronne qu'elle avoit sur sa tête & la mit sur celle de *Pamphile*, qui étoit le dernier à rece-

voir cet honneur, en lui disant : SIRE, vous n'avez pas peu de chose à faire : comme le dernier, c'est à vous à réparer mes fautes, & celles de mes Prédécesseurs, dans la place que j'ai remplie & que vous allez remplir vous-même. Puisse Dieu vous faire autant de grace, qu'il m'en fait, en me permettant de vous couronner Roi. *Pamphile*, reçut cet honneur avec reconnoissance, & répondit honnêtement, que si son règne obtenoit des éloges, il les devroit à l'indulgence de ses Sujets. Ensuite, ayant donné ses ordres au Maître-d'Hôtel, comme ses Prédécesseurs avoient fait, il se tourna vers les Dames & dit : MES DAMES, la bonté de notre REINE d'aujourd'hui, pour donner quelque relâche à notre esprit, nous a permis de parler de tout ce qu'il nous

plairoit. Je crois que vous avez eu affez de repos ; ainfi, je penfe qu'il eft bon de reprendre notre ufage ordinaire. Voici donc le fujet fur lequel je vous prie de vous préparer à parler pour demain. Il faut s'entretenir de ceux ou de celles qui ont fait de grandes & belles chofes pour l'amitié, ou pour quelqu'autre motif auffi noble. La peinture de ces actions embrafera tellement nos cœurs d'une vive émulation, que notre vie, qui ne peut être que fort courte, s'étendra, par les foins de la Renommée, au-delà de la durée de ce corps mortel.

Ce fujet plut généralement à la Compagnie, qui, s'étant levée, fe livra, avec la permiffion du nouveau ROI, aux jeux accoutumés, jufqu'à l'heure du foupé, qui fut bien diligemment fervi.

Dès qu'on fut levé de table, on alla au bal, & quand on eut chanté plusieurs petites chansons plus agréables par les paroles que par la musique, le ROI ordonna à Madame *Néiphile* d'en chanter une de sa composition. Cette Dame obéit gaîment, & fit, avec sa voix douce, harmonieuse & nette, retentir la salle des paroles suivantes.

JEUNE comme je suis j'aime l'amusement;
Et chante volontiers, dans la saison nouvelle,
Le plaisir qu'on goûte en aimant
D'un amour constant & fidèle.

Entre l'émail de mille fleurs,
Qui brillent de mille couleurs,
J'erre souvent dans la prairie,
Cherchant dans leur éclat une image chérie
Du jeune objet de mes tendres ardeurs.
Je ne pense qu'à lui, c'est mon unique affaire:

Je ne puis m'en défendre, il eſt fait pour charmer;
Tout mon bonheur eſt de l'aimer,
Tous mes deſirs ſont de lui plaire.

Lorſque de cet objet charmant
Quelque fleur, en me promenant,
M'offre la brillante peinture,
Et retrace les dons qu'il eut de la Nature;
J'en ſuis ravie & la cueille à l'inſtant :
Je lui parle & la baiſe, & j'en fais ma parure,
Mon plus riche ornement, en la mettant ſoudain
Dans ma guirlande ou ſur mon ſein,
Ou dans ma blonde chevelure.

Cette fleur ſi chère à mes yeux,
D'un plaiſir ſi délicieux,
Enivre mes ſens & mon âme,
Que je crois voir les traits de celui qui m'enflâme,
Son doux ſourire & ſon front radieux.
Les élans de mon cœur, lorſque je la reſpire,
Ne ſauroient dans mes chants être bien retracés;

Mais mes soupirs disent assez
Ce que ma langue ne peut dire.

Mais tant de soupirs amoureux
Ne furent jamais douloureux,
Comme ils le sont chez d'autres Belles.
Ils partent de mon cœur, interprètes fidèles.
Du tendre amour dont j'éprouve les feux.
Ce Dieu qui les écoute, en est ému lui-même,
Et, dans un doux transport, me fait dire souvent :
Viens, hâte-toi, viens, cher Amant!
Toi seul fais mon bonheur suprême.

La Chanson de *Néiphile* fit le plus grand plaisir à toute la Compagnie, qui s'empressa de la louer. Après que chacun eut dit son mot, le ROI, voyant que la plus grande partie de la nuit étoit déjà passée, ordonna à chacun d'aller se coucher.

Fin de la IXe. Journée.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

*C*OMME *on a divisé les Journées par Volumes, & que celui-ci seroit beaucoup trop mince, si on le bornoit aux dix petites Nouvelles qui composent la* JOURNÉE, *on a cru devoir l'augmenter d'un petit Ouvrage du même Auteur, qui, du côté de l'imagination & de l'intérêt, ne le cède point à ses Contes. C'est la traduction de son* Laberinto d'Amore, *où, sous la figure d'un* Songe, *il raconte une de ses aventures avec une Femme*

qu'il aimoit passionnément, & qu'il ne put jamais rendre sensible à l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Il s'y déchaîne contre les Femmes en général, & y peint, des couleurs les plus noires, celle qui a donné lieu à cette espèce de satyre contre l'amour. Son but n'est pas de dégoûter des Femmes, mais de faire sentir les funestes effets des passions qu'elles inspirent.

Les Grecs montroient à leurs Enfans leurs Esclaves ivres, pour leur faire horreur de l'ivrognerie, non pour leur faire horreur des Esclaves. De même, ce SONGE *ne tend qu'à éloigner des Femmes dont la conduite est mauvaise & le commerce dangereux; qu'à inspirer du mépris pour les plaisirs de la galanterie & de la débauche, dont les suites sont toujours funestes à ceux qui s'y livrent. Il peut servir aussi*

à réveiller notre prudence, lorsqu'il s'agit de faire choix d'une Compagne, de qui dépend bien souvent le bonheur ou le malheur de notre vie.

On trouvera dans cet Ouvrage, comme on a trouvé dans plusieurs des Contes de Bocace, *le sacré mêlé avec le profane, des sentimens pieux parmi des bagatelles. Cette manière d'écrire est ordinaire à la plupart des Auteurs Italiens & Espagnols, sur-tout à ceux qui vivoient avant la renaissance des Lettres. On a retranché de ce* SONGE *beaucoup d'inutilités, des lieux communs de morale, un grand nombre de déclamations contre les Femmes, & bien des choses que la pudeur ne souffre point; mais on auroit défiguré* Bocace *si on lui avoit encore ôté sa dévotion. On a cru que ce mêlange de christianisme & de*

mythologie, qui, par-tout ailleurs feroit fort mauvais, devoit être ici pleinement juſtifié par le titre de l'Ouvrage. Les ſonges ſont des images de tout ce qui peut tomber ſous les ſens : la droite raiſon n'a point de juriſdiction ſur le ſommeil, & ce qu'on s'imagine en dormant, étant ſuppoſé involontaire, ne doit point être impardonnable.

LE

LABYRINTHE D'AMOUR,

OU

LE SONGE D'UN AMANT

MALHEUREUX.

J'ÉTOIS passionnément amoureux d'une Femme, qui avoit perdu son Mari depuis peu de temps, lorsque, désespérant de pouvoir jamais la rendre sensible au feu qui me dévoroit, je me mis à réfléchir sur les folies que l'amour nous fait faire, & sur les malheurs qu'il traîne ordinairement à sa suite. Après avoir rappelé dans mon esprit tout ce que l'Histoire ancienne & moderne offre d'exemples d'Amans malheureux, je n'en trouvai point qui méritât moins ses disgraces, ni qui fût plus à plaindre que moi. Je ne pus

résister à la douleur que cette réflexion me causa ; je m'abandonnai à mon désespoir, & résolus de me défaire d'une vie que le mépris dont on me payoit rendoit insupportable.

Déjà ma main étoit armée d'un poignard, lorsqu'un frémissement subit, causé par la crainte de passer d'une vie malheureuse à des tourmens plus cruels, suspendit ma résolution, & me fit avoir honte de moi-même. Des larmes abondantes coulèrent de mes yeux, & profitant d'un retour de raison : insensé, dis-je en moi-même ! quel usage fais-tu de ta philosophie ? à quoi te servent les lumières que tu as acquises à si grands frais ? quel changement dans ta conduite & dans tes sentimens ! quelle étrange fureur ! n'en accuse point l'objet de ta passion : la Femme pour qui tu brûles n'a aucun droit de te rendre malheureux. Pourquoi l'aimer, si elle n'a pour toi que de l'indifférence ? Si son cœur brûle pour un autre, si une malheureuse anti-

pathie la force à te haïr, n'eſt-ce pas la ſervir, que de vouloir te détruire? A quoi bon ces tranſports, ces ſoupirs & ces larmes qu'elle ignore, & qui ne la toucheroient peut-être pas, quand elle en ſeroit témoin? pourquoi deſirer une mort qui ne te vengeroit pas de ſes dédains? Eſt-il poſſible que, voulant paſſer pour un homme ſage, tu te déſeſpères de la ſorte? eſt-il poſſible qu'une paſſion paſſagère ſoit capable de te faire oublier qu'il eſt un autre monde où l'on punit ſévèrement les folies qu'on fait dans celui-ci? Ceſſe de lui ſacrifier la bonne opinion qu'on a de toi; rougis de ton emportement & de ta foibleſſe: ſonge que ton ſort peut changer & devenir auſſi agréable, qu'il eſt aujourd'hui malheureux.

Ces réflexions, que je dus ſans doute à mon bon Ange, diſſipèrent les ténèbres dont ma raiſon étoit enveloppée, & me firent voir clairement l'excès de mon extravagance.

J'en eus honte, & je formai la résolution de me détacher, pour jamais, de la Femme qui l'avoit causé. Sachant que la solitude est pernicieuse aux ames sensibles & malheureuses, je sortis, pour me dissiper, & me rendis à la promenade, où je rencontrai plusieurs Gens d'esprit de ma connoissance. Je les acostai; & , après nous être long-temps entretenus de morale, de physique & d'autres sujets littéraires, la nuit nous obligea de nous séparer.

Je rentrai chez moi l'esprit assez tranquille. Je crus être parfaitement guéri de l'inquiétude que j'avois eue, lorsque je me mis au lit, après avoir soupé fort légèrement. Le sommeil ne tarda pas à me fermer les yeux; mais, comme s'il n'eût pas suffi à mon imagination de m'avoir cruellement travaillé durant le jour, elle me tourmenta encore par un Songe dont voici le fidèle récit.

Je rêvai que j'entrois dans un chemin qui me parut d'abord si char-

mant, que tous mes ſens en furent ravis; jamais rien au monde ne m'a-voit tant cauſé d'admiration. J'ignorois en quel pays j'étois, mais je m'y trouvois bien, & ne m'embarraſſois pas d'en ſavoir la carte. Plus j'avançois, plus ce ſentier me paroiſſoit délicieux, en ſorte que je me flattois d'un bonheur infini, ſi j'en pouvois trouver le terme. L'eſpérance que j'en avois augmentoit ſi fort mon impatience, que je m'imaginois plutôt voler que marcher. Mais, en courant de toutes mes forces, il me parut que ce lieu devenoit inſenſiblement ſauvage, & peu-à-peu triſte & affreux. Au-lieu de gazons & de fleurs, je ne vis plus que du ſable, des chardons & des épines. Je voulus tourner la tête, j'apperçus, derrière moi, une nuée épaiſſe & ſombre, qui, m'environnant, arrêta ma courſe & m'ôta l'eſpoir de la félicité que je m'étois promiſe. Je demeurai un long eſpace de temps comme immobile. Enfin, le nuage qui m'enveloppoit s'étant

un peu dissipé, je reconnus, à la foible clarté d'un jour prêt à finir, que j'étois dans un désert affreux & stérile, entouré de rochers & de montagnes si hautes, que je ne pouvois comprendre comment j'y étois entré. Mon étonnement redoubla lorsque, jettant mes regards de tous côtés, je n'apperçus aucune issue pour en sortir. Pour surcroît de chagrin, j'entendois autour de moi, & assez proche, des hurlemens de bêtes farouches, dont un semblable séjour ne pouvoit manquer d'être peuplé. Je tremblois de peur, & me trouvois dans la plus triste situation qu'un Homme puisse éprouver. Je ne savois à quel Saint me vouer, ni quel parti prendre. Tantôt je me reprochois de m'être engagé si imprudemment dans cette effroyable solitude, tantôt je levois mes mains vers le Ciel & lui adressois mes ferventes prières. Enfin, lorsque je me croyois perdu sans ressource, je vis de loin venir vers moi, du côté de l'orient, un Homme

ſeul qui me paroiſſoit de belle taille. Ses cheveux blancs comme neige, annonçoient qu'il étoit fort âgé. Il marchoit à pas lents avec une gravité qui m'imprima du reſpect, & je remarquai qu'il étoit enveloppé d'une draperie couleur d'écarlate, mais plus vive que les plus belles étoffes rouges.

Ce véritable Vieillard me fit peur & plaiſir tout enſemble. Je craignois, d'un côté, qu'il ne fût le maître de cette habitation ſauvage, & qu'indigné de m'y voir, ſans ſa permiſſion, il ne lui prît envie de me faire dévorer par les bêtes féroces dont j'entendois les hurlemens. Je me flattois, d'un autre côté, qu'il auroit pitié de moi & me rendroit ſervice; car, plus il s'avançoit, plus ſon air me paroiſſoit affable, & plus je le conſidérois, plus il me ſembloit qu'il ne m'étoit pas inconnu. Cependant il s'étoit ſi fort approché, que, non-ſeulement je reconnus ſa figure, je me ſouvins encore de ſa profeſſion

& de plusieurs endroits où je l'avois vu ; mais je ne pus jamais me rappeler son nom. Pendant que je le cherchois dans ma mémoire, il m'appela lui-même par le mien, & me dit d'un ton de voix propre à me tranquilliser : Pauvre *Bocace*, quelle fatalité vous a conduit dans cet affreux séjour ? qu'est devenue votre raison ? ne reconnoissez-vous pas que vous êtes dans un lieu de réprobation & de mort ?

En entendant parler ainsi ce bon Vieillard, qui me paroissoit touché de mon infortune, je m'attendris & les sanglots coupèrent ma voix. Un peu revenu de ce saisissement, je lui répondis : qui que vous soyez, prenez pitié de moi, & daignez m'apprendre ce que je dois faire pour sortir d'un lieu si terrible. Quelque consolation que m'apporte votre chère présence, je ne laisse pas d'être encore inquiet. Je vous conjure, au nom de Dieu & de notre chère Patrie, où je crois vous avoir vu, de dissiper, s'il se peut, la crainte dont je

je ſuis ſaiſi. — Il eſt aiſé de voir, par votre diſcours, quand je ne le ſaurois pas d'ailleurs, dit le Vieillard en ſouriant, que vous êtes hors de vous-même & tout-à-fait troublé. S'il vous étoit reſté aſſez de ſang-froid pour vous ſouvenir de votre Belle & de l'intérêt que je dois prendre à ſa conduite, vous n'auriez pas eu le courage de m'attendre, ni la hardieſſe d'implorer mon ſecours. Je vous avoue que ſi j'étois encore ce que j'étois autrefois, je ne ſerois pas d'humeur à vous rendre ſervice; mais je ne ſuis plus ſujet aux foibleſſes mortelles; je ſuis ſortis de la vie, & la charité prend la place de la colère que je devrois avoir naturellement contre vous; ainſi, je ne vous refuſerai point mon aſſiſtance.

J'écoutai le commencement de ſa réponſe avec aſſez de tranquillité, juſqu'à ce que j'entendis ces mots : *je ſuis ſorti de la vie ;* mais lorſque je compris que ce devoit être l'Ombre de celui que j'avois vu autrefois,

alors un frisson soudain me saisit dans toutes les fibres, mes cheveux se dressèrent & mes jambes trembloient si fort, que je ne sais pas comment elles purent me soutenir. Bref, cette nouvelle frayeur fut si forte, qu'elle me rendit immobile & muet comme une souche.

L'Esprit ne put s'empêcher d'en rire, & poursuivit ainsi son discours : Rassurez-vous, parlez hardiment, ne vous défiez point de moi. Je ne suis point ici pour augmenter votre inquiétude ; vous m'y voyez uniquement pour vous tirer de l'abyme où vous êtes, si vous voulez profiter de mes conseils.

Ces paroles me remirent & me consolèrent. Je regardai cette apparition comme un miracle que le Ciel faisoit en ma faveur, &, saluant respectueusement l'Esprit, je le priai de commencer par me mettre en lieu de sûreté, de peur qu'il ne m'arrivât quelque nouveau sujet de crainte. Le Spectre me répondit qu'il ne pouvoit

abréger le temps de ma liberté ; que l'entrée du lieu où j'étois étoit ouverte à tout le monde ; qu'il étoit aisé de s'y introduire avec la volupté & la folie, mais qu'on n'en sortoit pas avec la même facilité ; qu'il falloit, pour cela, une lumière & une force qui viennent immédiatement de la puissance de celui par la permission duquel il me parloit.

Puisque je dois rester ici quelque temps, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, en quel lieu je suis, & quel est celui qui vous envoie pour m'en retirer. — Ce lieu est nommé diversement, *le Labyrinthe de l'Amour*, *le Vallon Enchanté*, *le Bourbier de Vénus*, *la Vallée de Misère ;* enfin chacun l'appelle comme il lui plaît. La mort m'a retiré pour toujours de cette malheureuse habitation : mais celle où je suis à présent est encore plus triste, quoique moins dangereuse. — Seriez-vous en Enfer ou en Purgatoire, lui dis-je en l'interrompant ? — Je suis dans un lieu où je n'ai plus

rien à craindre pour mon salut; c'est un sûr asyle contre le péché, mais j'y souffre & y souffrirai jusqu'à ce qu'il plaise à la Justice Divine de me faire grace. Mes tourmens égaleroient ceux des damnés, si je n'avois l'espérance de les voir finir. Vous n'en douterez pas, quand vous saurez que l'habit que je porte, & qui vous a paru si brillant, est un feu allumé par la colère de Dieu : ce feu est si vif, que celui que vous connoissez n'est que de la glace en comparaison. Deux choses m'ont attiré cette pénitence : l'une, un peu trop d'attachement aux richesses, l'autre, la sotte complaisance avec laquelle j'ai toléré les vices de la Femme dont vous êtes si fortement épris. Il vous est aisé de juger à présent que celui par la permission duquel je suis ici, est le Maître Souverain de l'univers, par le concours duquel tous les êtres subsistent, qui souhaite, plus que vous-même, votre bonheur, votre repos & votre salut.

Ces paroles me jettèrent dans une

humilité profonde & me firent réfléchir sur la puissance & la bonté de Dieu. Je compris, avec admiration que, malgré le grand nombre de nos crimes & de nos rechûtes, il ne cesse point de nous tendre les bras; puis, considérant ma fragilité, ma bassesse & mon ingratitude, je me sentis vivement touché du regret de mes péchés, & formai la résolution de les expier par la pénitence. Après avoir gardé un moment le silence: Ame bienfaisante, m'écriai-je, que j'ai de graces à rendre au Créateur, de ce qu'il veut bien me retirer de l'abyme du péché! sans doute qu'il permet que les Bienheureux intercèdent pour nous sa miséricorde. — Cela est si vrai, mon cher *Bocace*, qu'un Ange m'a commandé de venir à votre secours, en considération de ce que, dans tous les désordres de votre vie, vous n'avez pas laissé de conserver toujours de la dévotion pour celle qui a porté le salut du monde dans son sein. Elle vous a vu, avec des

yeux de pitié, égaré dans cette triſte vallée; &, comme elle aſſiſte ſouvent ſes Serviteurs, ſans attendre qu'ils l'implorent, elle a prié ſon Fils de m'envoyer ici pour vous remettre dans le bon chemin. — Hélas! ce n'eſt pas la première fois que la Sainte Vierge m'a donné des marques de ſa protection. Je vous aſſure que celle que je reçois aujourd'hui donnera de nouvelles forces à ma reconnoiſſance & redoublera ma dévotion. Au reſte, ſi j'ai beaucoup de joie de vous ſavoir hors d'état de craindre l'Enfer, les maux que vous ſouffrez ne laiſſent pas de me toucher ſenſiblement. Je ſouhaite que mes prières puiſſent les ſoulager; mais, en attendant que je ſois en état d'en faire de méritoires, daignez m'apprendre ſi cette vallée n'eſt pas un lieu d'exil où l'Amour envoie ceux qui en ſont diſgraciés, comme je le ſuis; ou ſi elle n'eſt habitée que par ces vilains animaux dont j'entends ſans ceſſe les hurlemens.

Vous faites conſiſter, comme beau-

coup d'autres, me répondit le Phantôme, le suprême bonheur dans la volupté, quoique ce ne soit, au fond, que corruption & misère. Cette triste vallée est, ce qu'on appelle dans le monde, la Cour de Cupidon, & les bêtes que vous croyez entendre hurler ne sont autre chose que les esclaves de ce Dieu, qui expriment leurs passions brutales. C'est ainsi que le son de leur voix paroît aux oreilles des Sages. — Je vous entends, & je commence à m'appercevoir que l'air qu'on respire ici emprisonne l'esprit & le cœur; je comprends à présent ce que signifient l'obscurité, la stérilité, l'horreur de ce triste séjour, tous les noms que vous lui donnez, la raison pour laquelle l'entrée en est si agréable, & la difficulté qu'il y a d'en sortir. — Puisque vous commencez à entendre raison, & à vous rassurer; en attendant que le Soleil paroisse, & que je puisse vous conduire hors d'ici & vous rendre à vous-même, répondez à mes questions & con-

tentez ma curiosité. Vous pouvez juger, par ce que je vous ai dit, que je connois la personne dont vous êtes épris; cela n'est pas difficile à croire, puisqu'elle a été ma Femme : cependant n'ayez pas de répugnance à me conter toutes les particularités de votre aventure. Je vous en apprendrai plusieurs à mon tour que vous ignorez.

J'avois trop d'intérêt de ménager l'Ombre pour lui refuser ce qu'elle me demandoit. La prière que vous me faites, lui dis-je, & les obligations que je vous ai, ne me permettent pas de vous cacher ce que je n'ai confié à aucun de mes amis, & que je n'ai déclaré à ma Maîtresse que par deux lettres. Cependant, sans prétendre vouloir rien diminuer de ce que je dois à la générosité avec laquelle vous me pardonnez, je puis vous dire, avant toutes choses, que n'ayant connu votre Femme qu'après votre décès, vous n'aviez plus aucun droit sur elle; que cette galanterie n'est point de votre bail, & qu'ainsi je n'ai

rien fait dont vous deviez me favoir mauvais gré.

Je me trouvai, il y a quelque temps, avec un homme que vous avez connu. Notre converfation tomba fur les Femmes, qui fe font diftinguées par un mérite extraordinaire. Nous fouillâmes dans l'antiquité ; nous y trouvâmes, en faveur du beau-fexe, quelques exemples de fageffe, de doctrine, de fidélité, de vertu, de courage qui le difputoient à ceux des plus grands hommes. Nous paffâmes enfuite en revue les plus illuftres Femmes de notre temps : le nombre à la vérité s'en trouve très-petit. La Perfonne avec qui je m'entretenois m'en cita quelques-unes de notre Ville, &, entre autres, celle dont vous avez été le Mari. Je ne la connoiffois point encore, & plût-à-Dieu ne l'euffé-je jamais connue ! il m'exagéra fon mérite, me jura qu'elle n'avoit pas fa pareille en générofité, & me raconta quelques anecdotes qui prouvoient qu'elle avoit le cœur excellent. Il me

la dépeignit douée d'un esprit sans égal, d'un bon goût pour toutes choses, & d'une facilité à s'exprimer comparable à celle d'un Orateur; &, ce qui m'en plut davantage, discrète, affable, complaisante, enfin rassemblant en sa personne les vertus les plus rares & toutes les manières des plus aimables Femmes de notre siècle. J'écoutois tout cela avec admiration, & disois en moi-même, heureux qui posséderoit le cœur d'une si charmante personne! Presque résolu de mettre tout en usage pour mériter ce bonheur, je m'informai du lieu de sa demeure. Je courus partout où je pouvois la trouver. La fortune qui ne m'a jamais servi que pour mieux me trahir me fit rencontrer cette Belle, ce jour-là même, dans une Eglise. Son habit de deuil n'ôtoit rien à ses charmes. Sa taille me parut bien faite & sa figure très-intéressante; en un mot, je lui trouvai plus de mérite extérieur que je ne m'en étois figuré. Plein de l'idée des

vertus de ſon cœur, en falloit-il davantage pour l'aimer, pour deſirer de faire ſa conquête, pour devenir ſon eſclave ſans faire la moindre réſiſtance? cependant, quoique charmé de ma défaite, j'avoue que j'eus honte d'y trouver tant de plaiſir. Comme le feu qui s'étend ſur la ſuperficie de la matière augmente ſon ardeur à meſure qu'il la pénètre; ainſi, celui qui commençoit d'agir ſur mon cœur n'a fait, depuis ce temps-là, qu'accroître malgré moi. Voilà comme je devins paſſionnément amoureux de votre Femme.

Votre eſpérance augmenta-t-elle avec votre feu, me dit l'Eſprit en m'interrompant? apprenez-moi comment vous découvrites votre paſſion.

Quand je voudrois, lui répondis-je, vous déguiſer mon aventure, je ſuis ſi perſuadé que vous ne l'ignorez pas, qu'il me ſeroit inutile de vous en cacher la moindre circonſtance.

Ayant ajouté trop de foi au portrait qu'on mavoit fait de votre Veu-

ve, je pris la liberté de lui écrire. Je crus qu'en lui déclarant mes ſentimens dans une lettre tendre & reſpectueuſe, elle répondroit peut-être à mon amour, ou que n'y répondant pas, il ne me ſeroit pas difficile d'étouffer une paſſion qui ne faiſoit que de naître. Elle me fit réponſe par un billet qui n'avoit ni queue ni tête, & où il n'étoit nullement queſtion de la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée. Tout ne rouloit que ſur la curioſité qu'elle avoit de me connoître, & ſur le plaiſir qu'elle auroit toujours de recevoir de mes lettres. Il me parut que voulant faire le bel-eſprit, elle y réuſſiſſoit très-mal, & il me fut aiſé de comprendre, par ſon ſtyle, que celui qui m'avoit parlé d'elle ſi avantageuſement, m'avoit trompé ou s'étoit trompé lui-même. Malgré cette obſervation, ma flamme ne put diminuer. J'étois trop prévenu en faveur de la taille & de la figure, pour ne pas tout pardonner à l'eſprit. Je m'imaginai que ſon deſſein étoit de m'engager

m'engager par un commerce de lettres, dans un commerce de cœur, Cette espérance m'anima : je lui écrivis une seconde lettre aussi passionnée que la première ; je suis certain qu'elle lui fut rendue, mais ; depuis ce jour, je n'ai vu ni des siennes ni personne de sa part ; & j'ai remarqué qu'elle m'évitoit avec un soin fort étudié & des airs qui marquoient autant de mépris pour moi, que j'avois de respect pour elle.

L'Esprit me dit alors que si mon chagrin & mon désespoir n'avoient pas d'autre fondement, j'avois voulu mourir pour bien peu de chose. — Je conviens que j'ai agi comme un étourdi, & qu'avant de m'attacher à cette Femme j'aurois dû chercher à la connoître par moi-même & ne pas m'en rapporter si légèrement à autrui. Je ne doute pas qu'elle ne me préfère à quelque rival qui ne me vaut peut-être pas. On m'a parlé d'un de ses voisins, nommé *Absalon*, qu'on dit être fort bien avec elle. Il y a

toute apparence qu'il occupe son cœur & la moitié de son lit. Je sais qu'elle lui a fait voir mes lettres, qu'ils en ont plaisanté, & que cet insolent a cherché à me tourner en ridicule dans les sociétés qu'il fréquente. Je parierois que c'est lui qui, pour se moquer de moi, a fait une impertinente réponse à ma première lettre. J'ai vu plusieurs fois cette Veuve effrontée me montrer au doigt, en disant à ses Compagnes : voyez-vous ce prétendu sage ? c'est un de mes Soupirans ; n'ai-je pas fait là une belle conquête ! Qu'il est fâcheux pour un honnête-homme qui s'est acquis quelque réputation dans le monde, d'être la dupe d'une Femme de ce caractère. Vingt fois j'ai été sur le point de l'acoster, en pleine rue, pour lui dire des injures ; &, si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai été retenu par l'idée que je me ferois plus de tort qu'à elle. J'ai pris le parti de dissimuler mon chagrin, & la violence que je me suis faite pour cela n'a servi qu'à

l'augmenter & à me jetter presque dans le désespoir.

J'eus à peine cessé de parler que l'Esprit, qui m'avoit écouté attentivement, prit la parole. Je comprends, me dit-il, que votre orgueil humilié n'a pas moins de part à l'origine de votre désespoir, que votre amour malheureux; mais comme cette passion trouve son compte avec presque toutes les autres, qu'elle est l'écueil des plus sages & des plus honnêtes gens; qu'enfin vous lui devez l'état funeste où je vous trouve : je veux, pour votre utilité particulière, & peut-être pour celle de quelqu'autre, vous dire naturellement ce que je pense. Je vous dirai d'abord que vous êtes blâmable par mille raisons. Je me réduis à deux principales : la première, c'est votre âge, & l'autre vos études, qui devroient vous avoir rendu plus sage & plus jaloux de votre réputation.

Si votre visage ne me trompe, vous avez plus de quarante ans. Il y en a quinze au moins que vous devriez

avoir de la raiſon & avoir renoncé à la galanterie. L'amour n'eſt fait que pour les jeunes gens. Vous auriez compris, avec un peu de réflexion, que les hommes qui commencent à s'éloigner de la jeuneſſe ne conviennent plus aux Femmes. Il ne leur faut que du badinage, des ſaillies, de l'emportement & de la bagatelle, & ce n'eſt pas dans un Homme que l'âge doit avoir mûri qu'on trouve ces gentilleſſes. Il eſt donc mal-ſéant & ridicule à une perſonne de votre âge d'être amoureux. Vous devez combattre cette foibleſſe; vous devez ſoutenir votre réputation, & ſervir de modèle aux jeunes gens qui s'excuſent de leurs égaremens & de leurs folies ſur le mauvais exemple que vous leur donnez. Mais paſſons à l'autre conſidération qui doit rendre l'amour également mépriſable aux jeunes & aux vieux.

C'eſt votre application à l'étude des Belles-Lettres. Je ſais que vous ne vous êtes jamais ſenti d'inclina-

tion pour les emplois de vos Ancêtres : un goût plus élevé vous a conseillé des occupations plus nobles. L'esprit de finance est trop esclave de l'intérêt, l'esprit de judicature est fort sujet à corruption ; celui de chicane est odieux ; celui de la guerre est beau, mais dangereux : l'on y consume souvent son bien & sa santé, sans en rapporter autre chose qu'un peu de gloire & beaucoup d'infortune. La Philosophie, à laquelle vous vous êtes dévoué dès votre plus tendre jeunesse, méritoit la préférence que vous lui avez donnée. Vous ne sauriez être blâmé d'avoir renoncé aux champs de Mars, aux Finances, au Barreau, pour disputer une place sur le Parnasse ; mais les Philosophes les Historiens, les Poëtes ont dû vous apprendre ce que c'est que l'amour, ce que sont les Femmes, ce que vous êtes, & ce que la raison exige de vous. Oui, vous devez savoir que l'amour sensuel est une passion qui abrutit l'ame, affoiblit l'esprit, altère la mé-

moire, épuise nos forces & ruine notre fortune; qu'il engendre les mauvaises habitudes, pervertit la raison, ne conseille que l'injustice, n'occupe que les fols, & qu'il attire tôt ou tard la malédiction de Dieu. Combien d'exemples des désordres que cette fatale passion a causé! combien de meurtres, d'incendies, d'assassinats, de ruines de maisons l'ont décriée dans le monde! il suffit de connoître bien les Femmes pour se repentir de les avoir aimées. La meilleure d'entre elles est la moins dépravée. En est-il de sincères, de constantes, de fidèles? leurs vertus, quand elles en ont, sont des vertus d'emprunt, qui disparoissent à la première occasion, & ne se soutiennent que par la crainte de perdre gratuitement le bien que leur apparence procure. Les Femmes ne sont bonnes qu'à exercer la patience des Hommes. Elles exigent des soins, des égards, des prévenances, & l'Homme qui s'estime n'est pas fait pour descendre à ces petitesses. Est-il

rien de plus incommode, de plus fatiguant, qu'une Femme amoureuse, quelque aimable qu'on la suppose d'ailleurs? il faut lui rendre compte de toutes ses actions, ne la pas quitter un moment, s'épuiser pour elle de toutes les façons. Si une Maîtresse n'est point amoureuse de celui qui croit en être aimé, n'est-elle pas pis encore? La perfidie est le moindre de ses défauts; en un mot, il faut être dépourvu de toute raison ou du moins de toute connoissance du cœur humain pour s'attacher aux Femmes. Vos études & votre Religion vous apprennent que l'Homme est fait pour leur commander, & non pour les servir. Le Seigneur le fit aussi connoître quand il le tira du néant; il lui donna l'empire sur tous les animaux avec la force ou l'adresse pour les dompter; il les créa tous pour son utilité ou pour son plaisir, & ne lui fit une compagne que pour perpétuer son espèce & le servir dans ses besoins. Il ne fut chassé du Paradis terrestre

que pour avoir laissé prendre trop d'ascendant à la Femme sur lui, & ne devint coupable que pour avoir été trop complaisant ; enfin cette Femme que Dieu lui avoit donnée fut la source de ses malheurs, & d'elle sortirent la douleur, la mort & le péché.

En faut-il davantage pour vous éloigner de ces sources empoisonnées? Les Gens de bien vous estiment & se font honneur d'être de vos amis : que doivent-ils penser de vous à présent, s'ils sont instruits de votre foiblesse pour une Femme, qui ne mérite que votre mépris? quelle estime feront-ils de vous, en apprenant qu'un Philosophe dont ils faisoient cas étoit l'esclave d'une insigne Coquette, & cachoit sous une sagesse apparente un esprit foible & un cœur corrompu? Arrêtez, s'il est possible, le cours fatal de cette honteuse révolution. Un peu de prudence qui vous est restée dans les plus violens accès de votre frénésie, vous a fait heureusement

cacher, aux yeux du monde, le triste état de votre cœur & de votre esprit : vous êtes encore l'arbitre de votre réputation ; ne souffrez plus qu'elle soit chancelante ; affermissez-la par de solides réflexions, par une conduite plus sage, & ne refusez pas les armes que la raison vous offre pour combattre avec succès une passion qui vous avilit & vous déshonore.

Pour vous faire encore mieux connoître les erreurs où votre aveugle passion vous a jetté, je vais vous faire un portrait au naturel de l'objet dont vous vous êtes si follement épris.

Histoire du Phantôme & de sa Veuve.

J'étois veuf & âgé de près de soixante ans, lorsque ma famille & mes amis me conseillèrent de me remarier. Ils jettèrent les yeux sur la Belle en question, veuve, ainsi que moi, depuis quelques années. Ils crurent qu'aucune autre Femme de notre Ville ne me convenoit mieux qu'elle,

Je lui fis une visite : elle me reçut le mieux du monde. Je la trouvai si raisonnable & si charmante, c'est-à-dire, elle se contrefit si bien, que j'en devins éperdûment amoureux. Je la voyois assidument, je l'accompagnois à l'Eglise, je la menois à la promenade, je faisois même le jeune-homme ; car je jouois quelquefois de la guittare sous ses fenêtres, & la régalois de tous les plaisirs que mon amour & ma galanterie pouvoient imaginer. Toutes les fois que je lui rendois visite, elle me faisoit des histoires à l'avantage de son cœur & de son esprit, & me disoit des choses capables de me donner de l'estime pour elle. Vous en avez conçu beaucoup en la voyant ; vous en auriez bien eu davantage à l'entendre. Vous jugerez si j'avois tort de la croire spirituelle, lorsque vous saurez qu'elle me récitoit des vers qu'elle m'assuroit effrontément avoir faits dans sa plus tendre jeunesse, & dont je n'ai connu le véritable auteur que long-temps après

mon mariage. Comme je cherchois à lui plaire, & que je ſavois auſſi faire des vers, je m'aviſai de lui adreſſer pluſieurs Sonnets & d'autres petites poéſies ſur des ſujets qui l'intéreſſoient. Elle avoit un petit chien de Boulogne qui mourut dans le temps que je lui faiſois ma cour. Cette perte lui fut très-ſenſible : un honnête homme eſt ſouvent moins regretté de ſa Femme qu'elle ne regretta ſon chien. Elle le pleura, le baiſa, le fit enſevelir dans du beau linge & enterrer dans ſon jardin avec tant de cérémonies, qu'il ne manquoit à cette pompe qu'une oraiſon funèbre. Je crus être engagé d'honneur à faire ma cour à la Belle affligée par une épitaphe, que je lui préſentai le jour de l'enterrement. La voici ; car je m'en ſouviens.

Ci gît le plus beau des Toutous,
Dont le deſtin nous fait envie,
Il fut careſſé de *Sylvie*.
Et de tous ſes Amans fit autant de jaloux.

Il paſſoit les nuits auprès d'elle :
Il eſt expiré dans ſes bras,
Elle pleure encor ſon trépas,
Et n'en feroit pas tant pour un Amant fidèle.

Cher Paſſant, qui liſez ces quatrains affligeans,
Nous ferons tous ainſi du trépas les conquêtes;
Mais convenez qu'on voit des bêtes
Plus heureuſes que bien des gens.

Le premier jour de l'année dans laquelle je me remariai, fatale époque ! je lui donnai, pour ſes étrennes, un écran qui la repréſentoit aſſiſe devant une cheminée. Un Amour à côté d'elle ſouffloit le feu de la cheminée qui paroiſſoit ſans flamme & ſans fumée : ces mots étoient écrits au-deſſus, *indarno ſoffio ;* &, dans un cartouche au-deſſous, on liſoit :

Vainement, belle *Iris*, je ſouffle votre feu :
Je n'y vois point briller de flâmes ;
Peut-on, quand on en a ſi peu,
En allumer tant dans les âmes ?

L'eſtime

L'estime que j'avois conçue pour cette Veuve effaça pour quelque temps la mauvaise opinion que ma Défunte m'avoit donnée de son sexe; car, à vrai dire, je n'avois guère été plus content de la première, que je ne le fus de la seconde; & je ne doute pas que ce n'eût été la même chose, quand j'en aurois épousé une douzaine l'une après l'autre. Je l'aimois vivement, & il ne tint pas à moi d'en jouir avant le Sacrement; mais sa politique étoit de me refuser ses faveurs. Elle affectoit de grands sentimens sur la tendresse & me tenoit rigueur. Pour mettre fin à cette contrainte, je me déterminai à l'épouser. Le contrat fut fait & signé avec un désintéressement de ma part, qui auroit fait de l'impression sur une ame plus reconnoissante que la sienne.

Les premiers jours de notre union se passèrent agréablement; nous fûmes assez contens l'un de l'autre; mais cela ne dura pas. Les manières honnêtes de la Maitresse ne furent

plus celles de la Femme. Je vis bientôt la métamorphose d'une colombe en serpent, & connus à regret que mes premières complaisances, ou plutôt mes premières foiblesses, avoient contribué à ce changement. J'essayai vainement de dissiper ces vapeurs, qui menaçoient mon repos de fréquens orages. Je m'en étois apperçu trop tard, le mal étoit incurable : il n'y avoit plus de parti à prendre, que celui de le souffrir, & les remèdes avec lesquels j'espérois de l'adoucir ne servant qu'à l'irriter, je fus contraint de ployer les épaules, & de céder à ma destinée.

Ma nouvelle Epouse, peu contente de partager avec moi l'autorité, l'usurpa toute entière : je n'eus que le nom de maître ; elle disposoit de tout ce qui m'appartenoit, comme si je n'y avois eu aucune part. Elle faisoit dans mon domestique des changemens continuels & un vacarme perpétuel. Enfin elle se donnoit des airs de supériorité, qui n'auroient pas été sup-

portables, quand elle feroit fortie de la tige des *Céfars* & moi de la lie du peuple. Vaine & méchante au dernier point, elle s'appliquoit inceffamment à cenfurer le monde : rien ne paffoit devant fes yeux fans être critiqué. Fourbe & perfide par caractère, il n'eft point de prévenances qu'elle ne fit à ceux ou à celles dont elle vouloit obtenir quelque fervice, & point de plaifanterie qu'elle ne fe permit fur leur compte, après en avoir obtenu ce qu'elle defiroit.

Ses hauteurs & fon arrogance m'ayant fait connoître, qu'au-lieu de paix, je n'avois introduit chez moi que trouble & chagrin, je commençai à m'y ennuyer fi fort, que je ne pouvois plus y refter. Je ne trouvois point de maifon, telle qu'elle fût, pire que la mienne. Quand la nuit m'y rappeloit, j'y retournois auffi trifte qu'un prifonnier, qui, après avoir rompu fes fers, eft repris & reconduit dans fon cachot. J'y voyois une Femme, qui, ne confultant ja-

mais mon inclination, ne ſuivoit que la ſienne, ſoit dans ſa manière de vivre avec tout le monde, ſoit dans ce qu'on me ſervoit à table, ſoit dans les dépenſes exceſſives qu'elle faiſoit. Elle croyoit être en droit de diſpoſer de mon bien à ſa fantaiſie. N'ayant pas jugé à propos un jour de lui donner en garde une ſomme aſſez conſidérable que je venois de recevoir, elle me fit autant de reproches, que ſi je lui avois fait un vol. J'avois beau lui repréſenter amicalement l'injuſtice de ſes prétentions & de ſes ſentimens, elle recevoit mes remontrances comme des injures. S'il m'en échappoit quelquefois malgré moi, les vapeurs la ſuffoquoient, la gorge lui enfloit, elle entroit en convulſion. Quoique je ne fuſſe que trop doux & trop patient, elle me faiſoit paſſer pour le plus brutal des maris, & avoit la malice de citer ces états de la foibleſſe où ſon orgueil la réduiſoient, comme autant de preuves irrécuſables des mauvais traitemens qu'elle ſup-

posoit que je lui faisois. Enfin la connoissant incapable de s'adoucir, & craignant qu'elle ne se fît mourir pour me faire pièce & donner à penser que je m'en étois défait, après avoir beaucoup souffert de ses caprices, de sa noire méchanceté, je pris tout-à-fait mon parti sur son compte, j'appelai l'indifférence à mon secours, je laissai couler l'eau; je ne m'inquiétai plus de ce qu'elle disoit ou faisoit; & ce que je souffre encore à présent est en partie un juste châtiment de ma tiédeur à réprimer ses outrages, ses injustices & ses égaremens de toute espèce.

Cette indulgence excessive de ma part, acheva de la perdre ou plutôt de développer son caractère vicieux. Osant tout impunément, elle s'abandonna sans pudeur à tous ses penchans. La gourmandise, l'ivrognerie, la galanterie étoient ses divinités favorites, & elle ne passoit pas de jour sans rendre des hommages à l'une des trois, & quelquefois à toutes trois

dans le même jour. Il n'y avoit pour elle, ni carême, ni vigile, ni quatre-temps. Point de mets délicat, quelque rare qu'il fût, point de vin ni de liqueur étrangère qu'elle n'eût le secret de se procurer. Il lui falloit, à chaque repas, trois fois plus de vin qu'un homme n'en boit à son ordinaire; elle s'énivroit assez souvent avec des Femmes de son humeur: elles poussoient la débauche jusqu'à l'excès. Les plus fameux libertins ne l'outrent pas davantage; &, dans le temps qu'elle chantoit des chansons dissolues, & qu'elle jettoit ses coëffures dans le feu, elle s'applaudissoit de ses emportemens & de ses saillies de Bacchante, en disant que la vigne avoit été plantée pour les Femmes comme pour nous; qu'elle ne vouloit pas se singulariser en ne buvant que de l'eau, ni se priver d'un plaisir que notre siècle, plus heureux que les autres, commençoit à mettre en usage parmi les Dames. Si vous aviez vu sa trogne vermeille & entendu son

caquet, dans ſes orgies, vous l'auriez priſe pour une folle ou pour une furie. Vous avez beaucoup perdu de n'avoir pu faire connoiſſance avec elle; car je ne penſe pas que ma mort l'ait fait changer de manière de vivre.

Quant au chapitre de la galanterie, je ne crois pas qu'il exiſte de Femme plus coquette, plus débauchée, plus lubrique, & qui faſſe mieux la prude aux yeux de ceux qui ne la connoiſſent pas. Jamais une jeune Fille qui cherche à ſe procurer un établiſſement, n'employa plus de temps à ſa toilette. Elle a plus de pots de pommades, de fard, de pâtes, d'eaux de ſenteur, que l'Apothicaire le mieux fourni. Je ne viendrois pas à bout, en quinze jours, de vous dire ce qu'elle faiſoit pour plaire à tout autre qu'à moi. Cependant, elle avoit beau faire, *nou fù còſi bella ſcarpa, che non diventaſſe bratta ciavatta* (a);

(a) *Le plus riche ſoulier devient à la fin ſavate.*

elle n'étoit plus jeune, & prenoit souvent des peines inutiles.

Elle maudissoit le Soleil, le clair de la Lune, le vent, les brouillards, s'ils ne prenoient son temps pour régner dans la nature. La moindre poussière, la fumée, le bourdonnement d'une mouche, l'incommodoient & la mettoient de mauvaise humeur. C'étoit un Démon acharné contre ses Domestiques ; elle vouloit que chacun d'eux entrât dans ses ressentimens, & elle les faisoit enrager du matin au soir.

Quand je l'épousai, elle avoit près de quarante ans, & ne s'en donnoit que vingt-huit. Elle avoit quelques cheveux blancs, & Dieu sait avec quel soin elle les cachoit.

Lorsqu'on la venoit voir, elle consultoit ses Amies sur son ajustement, & se promenoit gravement dans sa chambre, pour faire voir si tout alloit bien. Quand je lui demandois pourquoi elle se donnoit tant de peines, elle me répondoit effrontément

que c'étoit pour me plaire, mais qu'elle avoit le malheur de n'y pas réussir, prétendant que je la délaissois pour courir après des grisettes. Elle en avoit bien menti : elle m'avoit tellement dégoûté des Femmes, que je les fuyois toutes. Elle ne fuyoit pas de même les Hommes. S'il passoit devant elle quelque joli garçon, elle se rengorgeoit comme un coq d'inde. Elle lui sourioit & mendioit ses louanges & ses flatteries. Vous pouvez juger combien mon front eut d'assauts à soutenir. Je pris vainement toutes les précautions que la prudence humaine inspire pour éloigner messire cocuage de mon lit, elles furent inutiles, & je ne dois m'en prendre qu'à moi. Je savois déjà à quoi l'on s'expose quand on se marie. J'étois redevenu libre : je devois me tenir comme j'étois ; mais on ne peut fuir sa destinée : les mariages se font au Ciel & les cocus sur la terre. Exiger de la constance dans une Femme, c'est demander une chose contre na-

ture, & je trouve qu'une des plus grandes foibleſſes du cœur humain, c'eſt d'être ſenſible à leurs infidélités. On doit s'y attendre, & n'en être pas plus ſurpris, que de voir au nord une girouette, qui, un inſtant auparavant, étoit tournée du côté du midi. Qu'une Femme briſe des nœuds qu'elle avoit formés pour toute ſa vie, qu'elle ſuccombe aux charmes de la nouveauté, j'ai pitié de ſa foibleſſe : qu'elle prenne ſoin de la cacher, & qu'elle choiſiſſe un Amoureux aſſez ſage pour ſauver ſon honneur, je loue ſa diſcrétion, & ne déſeſpère pas de ſon retour à la vertu ; mais je la trouve inexcuſable, & ne lui pardonne point ſon infidélité, quand elle joint l'effronterie au libertinage, comme celle dont nous parlons. Elle avoit tellement levé le maſque, que c'étoit preſque tous les mois un nouveau Galant. J'ai ſu, par un Domeſtique qui m'a dévoilé ſes intrigues, qu'elle étoit inſatiable de careſſes, que ſon feu ne s'éteignoit

non plus que celui des Vestales, quoique bien différent; qu'elle épuisoit son Homme avant de s'en séparer, & qu'elle avoit six ou sept bons Amis à-la-fois. Mais la bienséance ne veut pas que je touche plus longtemps cette corde. Je suis ici pour vous guérir & non pour vous scandaliser. Il suffit que vous sachiez qu'elle l'emporte sur *Messaline* par sa lubricité. J'en ai eu moi-même des preuves, & je suis persuadé que l'expérience que j'en ai faite n'a pas peu contribué à abréger mes jours. Si elle a refusé vos services, c'est pour ne pas se brouiller avec un Homme qu'elle reçoit & qui ne nous aime point. Il est si valeureux dans les combats d'amour, qu'elle le ménage, dans la crainte de le perdre.

Vous êtes peut-être surpris de m'entendre dire de semblables choses : j'avoue qu'elles ne seroient pas décentes dans la bouche d'un Prédicateur; mais si la décence & la pudeur m'empêchent de dire tout, je ne

puis aussi tout supprimer. Ces détails sont nécessaires pour vous dégoûter d'une Femme que vous n'auriez jamais été tenté d'aimer, si un de ceux qui la connoissent de près vous eût mis au fait de son caractère. Je fais ici le rôle d'un bon Médecin, qui, ne s'attachant pas au goût des remèdes, n'emploie que les plus propres à la guérison de son malade. Votre mal n'est pas aux oreilles, il est au cœur : je ne puis me servir de termes assez forts pour pénétrer jusques-là. Vous croiriez sans peine, qu'obligé de vivre avec un pareil garnement, la vie ne devoit guère m'être agréable. Je tombai dans une mélancolie qui augmentoit par le soin que je prenois de la cacher. Un fond de tristesse paroissoit malgré moi sur mon visage : on en devinoit la cause, & l'on me plaignoit sans le dire. Enfin le chagrin me suffoqua presque subitement. Dès que j'eus rendu l'ame, je connus mieux que jamais la noirceur de celle de ma Veuve. Elle

n'avoit

n'avoit jamais eu une plus grande joie que celle qu'elle ressentit à mon agonie. Elle n'attendit pas que je fusse expiré pour s'approprier une partie de mes effets. On voit peu de Veuves qui ne soient habiles à succéder : celle-ci, pendant qu'on étoit occupé à me donner du secours, ouvroit mes coffres & voloit tout ce qu'elle pouvoit aux enfans de mon premier lit.

On trouve aisément des receleurs & des receleuses en ces sortes de cas : il semble qu'il y ait de la charité d'aider une pauvre Veuve affligée à piller les héritiers de son Mari : la mienne ne manqua pas de ces officieuses personnes pour mettre ses larcins en sûreté.

Cela fait, elle poussa les hauts cris ; elle feignit d'être évanouie, elle déplora sa destinée, & donna des larmes de bienséance à ma mort, tandis qu'au fond du cœur elle maudissoit la vie dont j'avois joui trop long-

temps à son gré. Elle porta si loin la dissimulation, & contrefit si bien l'affligée, que tout le monde y fut trompé. Ensuite, pour satisfaire plus facilement son humeur libertine, elle dit qu'ayant dessein de passer le reste de ses jours dans la retraite, & ne pouvant plus habiter une maison, qui lui représentoit trop sensiblement la perte qu'elle venoit de faire, elle vouloit s'éloigner du grand monde & demeurer dans un lieu écarté. Ainsi, elle ne voulut point rester chez moi, ni chez personne de sa famille : elle choisit, dans une rue détournée, un logement commode à l'usage secret des plus honteux plaisirs.

Parmi la foule d'Amans qui partagent son loisir, elle a un tenant qui est payé pour remplacer ceux qui la quittent. Je vous en ai déjà parlé, mais vous ignorez que c'est précisément cet *Absalon* que vous avez justement soupçonné d'être bien avec elle. Il ne vous aime pas, parce qu'il déteste les gens qui ont plus d'esprit

que lui. Il se pique d'être Poëte & n'est qu'un plat rimailleur. La crainte que vous ne l'éclipsassiez auprès de la Belle, qui ne le pensionne pourtant pas pour son esprit, l'a porté à lui dire, que si elle vous recevoit ou vous écrivoit jamais sans sa participation, il la quitteroit sur-le-champ, lui faisant entendre qu'elle n'en seroit pas quitte pour sa retraite.

Voilà la bonne vie que mène celle qui étoit mon épouse ou plutôt mon fléau ; voilà cette honnête personne pour qui vous avez fait des folies que je ne puis trop vous reprocher. Quelle folie de s'attacher à une Femme qu'on ne connoit pas, & qui d'ailleurs est sur le retour ! quelle vapeur avoit si pitoyablement brouillé votre cerveau, que vous ayez eu tant de sensibilité pour ses mépris, que vous ayez moins estimé votre salut, que la possession de cette malheureuse ? quel plaisir, quelle gloire en pourriez-vous attendre ? rien autre chose qu'un éternel repentir, d'avoir tenu entre vos bras

une Louve digne du mépris de tous les Hommes.

Je pourrois, par un plus long discours, vous représenter mieux que je n'ai fait les imperfections de cette créature, la folie de votre prévention & l'horreur du crime que vous méditiez quand vous vouliez mourir pour elle ; mais je crois vous en avoir assez dit ; c'est à votre tour à parler.

Je baissai la vue tout honteux & ne savois que répondre. Enfin, pénétré jusqu'au cœur de ce que je venois d'entendre, je dis à l'Esprit : vous m'avez instruit & corrigé en termes plus doux que mon péché ne méritoit. Les vérités qui viennent de sortir de votre bouche, ont produit tout l'effet que vous en pouviez espérer : je reconnois mon illusion, je méprise ce que j'aimois, je me trouve tout changé; le crime que je méditois me paroît si horrible, que, sans la confiance que j'ai en la protection de la Reine du Ciel, dont votre présence

me répond, je défefpérerois de mon falut, & me regarderois déjà comme un tifon d'enfer.

L'Efprit, d'un air compatiffant, m'interrompit; raffurez-vous, me dit-il, contre ces frayeurs, & perfévérez dans les bons fentimens que vous me témoignez : il n'eft point d'actions fi criminelles que le repentir n'efface & que la bonté divine ne pardonne. Vous avez péché par ignorance & par fragilité : vous n'êtes pas fi coupable devant Dieu, que ceux qui l'offenfent malicieufement. L'Enfer n'eft fait que pour les cœurs endurcis ; & vous me paroiffez fi repentant, que je crois déjà votre péché à demi-pardonné. Je vous exhorte à mettre la main à l'œuvre pour en arracher toutes les racines. Travaillez-y pour l'amour de vous-même ; fongez qu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel, & que, malgré les fauffes maximes du monde, l'honnête-homme & la vertu font inféparables.

Prenant Dieu à témoin, lui dis-je, des promesses que je vous fais de réformer ma vie, je vous prie de m'aider de vos conseils.

Vous n'avez, me répondit-il, qu'à faire le contraire de ce que vous avez fait, c'est-à-dire, que vous devez haïr l'occasion du péché dans ce que vous aimez. Vous avez été passionné d'une Femme, parce qu'elle vous paroissoit estimable & charmante; songez qu'elle n'est rien moins que cela, & que, quand elle seroit aimable, elle seroit un obstacle à votre salut. Défiez-vous de tout ce qui peut exciter votre curiosité; évitez soigneusement de vous trouver dans les lieux où vous aviez accoutumé de rencontrer cette Sirène, & tirez de l'outrage qu'elle vous a fait une vengeance salutaire. Les Poëtes élèvent jusqu'aux nues les personnes qu'ils estiment, & font des satyres contre celles qu'ils n'aiment pas: vous vous acquittez également bien de l'un & de l'autre; occupez votre plume à publier les défauts

d'un objet qui ne méritoit pas vos louanges; peignez-là telle qu'elle est, pour réparer la fausseté des éloges que votre Muse lui a prodiguées.

Je lui promis que si le bon Dieu me faisoit la grace de sortir du labyrinthe, j'exécuterois de point en point ce qu'il m'ordonnoit; que je ne me vengerois que par la plume & ne publierois que des vérités utiles. Je le remerciai de nouveau de ses bons conseils, en le priant de m'apprendre les moyens de lui en marquer ma reconnoissance.

Ma Femme, me répondit l'Esprit, est d'un si mauvais naturel, qu'elle a négligé pour moi les devoirs de piété qu'on a coutume de rendre aux défunts. Je serai encore long-temps dans les souffrances, si vous ne me rendez charité pour charité & secours pour secours. Faites donc dire quelques Messes pour mon repos, & donnez quelque chose aux pauvres à mon intention : cela me suffira. Mais, si je ne me trompe, l'heure de votre

délivrance approche : je crois voir une lumière nouvelle, qui vous mettra bientôt dans un état plus heureux.

Je regardai, & vis effectivement ſur l'horizon une clarté ſemblable à celle de l'aurore, quand elle commence à diſſiper les ténèbres de la nuit. Elle s'augmentoit inſenſiblement, & devint grande, mais d'une manière différente du jour qui ſe répand par-tout également. Celle-ci paroiſſoit comme un rayon entre deux nuées fort épaiſſes & fort ſombres, & marquoit un chemin qui aboutiſſoit où nous étions & ne paſſoit pas plus loin. Si-tôt que cette lumière tomba ſur moi, je me ſentis une amertume de cœur ſur l'énormité de mon péché qui me ſaiſit & m'affligea plus que jamais. Je connus encore mieux mon erreur; &, quand j'eus réfléchi, je me vis ſoulagé d'un peſant fardeau, qui m'avoit rendu juſqu'alors immobile. Me trouvant donc plus léger & plus en état de m'éloigner du lieu où j'étois,

j'appris à l'Esprit ma bonne disposition, & le priai de trouver bon que je prisse congé de lui. L'Esprit me paroissant fort joyeux, me répondit qu'il y consentoit : sortons d'ici, me dit-il, mon cher Ami ; je vais marcher devant vous, ne me perdez pas de vue, & prenez bien garde au sentier lumineux qui nous guide. Il y a des abymes affreux à droite & à gauche. Au nom de Dieu, marchons, répliquai-je, je m'observerai si bien, que je ne me trouverai plus dans un pareil inconvénient.

Mon Conducteur commença d'aller du côté d'une montagne dont le sommet sembloit toucher aux nues. Nous y arrivâmes & la gravîmes dans moins de temps que je ne croyois. Lorsque nous fûmes sur le sommet, le jour me parut universel : je respirai un air plus pur & plus doux. Mes yeux furent charmés en découvrant, dans une grande étendue de pays, de la verdure, des fleurs & une grande diversité d'objets également

dignes d'admiration. Je repris ma gaieté naturelle. L'Esprit m'obligea de tourner la tête pour voir l'endroit d'où je sortois : il ne me parut plus une vallée, mais un gouffre profond & ténébreux, d'où j'entendois sortir des gémissemens & des cris qui me faisoient horreur. L'Esprit me dit alors que j'étois libre, & que je pouvois faire ce que bon me sembleroit. Ma joie fut si grande, que, voulant me jetter à ses pieds pour le remercier, je m'éveillai tout en nage & aussi fatigué que si j'avois effectivement grimpé une des plus hautes montagnes des Alpes.

Les différentes idées d'un rêve si singulier & si long, me parurent si mystérieuses, que, de crainte d'en perdre le souvenir, je les jettai sur le papier, dès que j'eus les yeux ouverts. Ensuite je m'informai plus particulièrement de la conduite & du caractère de la Femme que j'aimois : ce que j'en appris me confirma qu'il y avoit quelque chose de surnaturel

dans mon songe. Je résolus de profiter de cet avertissement, & de renoncer pour toujours à ces engagemens, qui nous rendent indignes de la protection Divine, dont je venois de recevoir une marque si sensible.

Fin de la neuvième Journée.

TABLE

DES NOUVELLES DU NEUVIÈME VOLUME.

Fin de la Table du neuvième Volume.